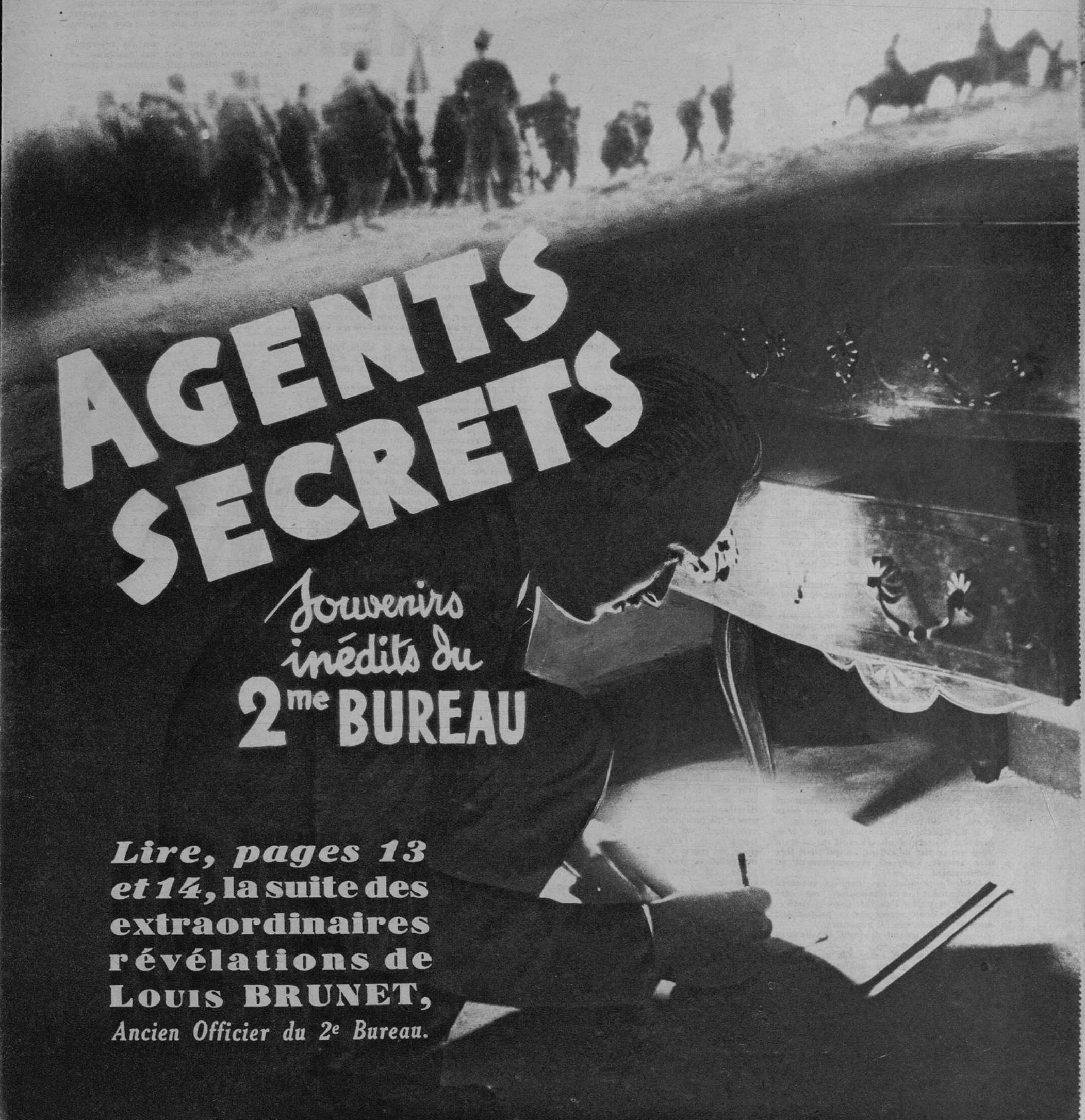


POLICE MAGAZINE

AGENTS SECRETS

*Souvenirs
inédits du*
2^{me} BUREAU

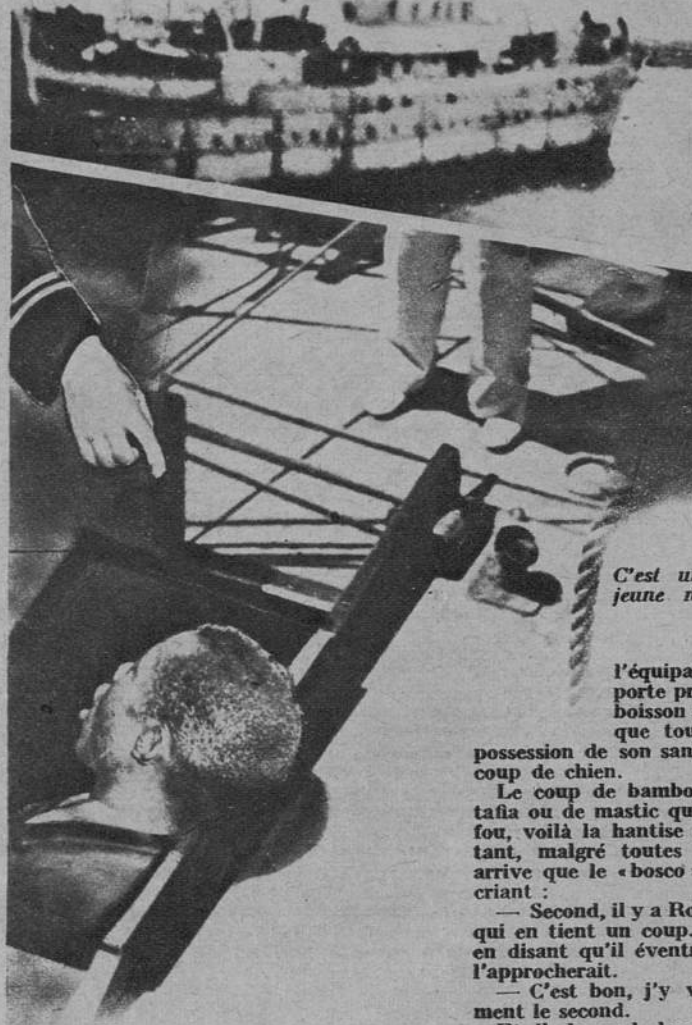
**Lire, pages 13
et 14, la suite des
extraordinaires
révélations de
LOUIS BRUNET,
Ancien Officier du 2^e Bureau.**



POLICE

EN

MER



C'est un « clandestin », un jeune noir qui fait piteuse mine.

l'équipage et sa surveillance porte principalement sur « la boisson », car, à bord, il faut que tout le monde soit en

possession de son sang-froid, s'il arrive un coup de chien.

Le coup de bambou et la bouteille de tafia ou de mastic qui rendent un homme fou, voilà la hantise du second. Et, pourtant, malgré toutes les surveillances, il arrive que le « bosco » s'élançe vers lui en criant :

— Second, il y a Robert, un des soutiers, qui en tient un coup. Il a tiré le couteau en disant qu'il éventrerait le premier qui l'approcherait.

— C'est bon, j'y vais, déclare calmement le second.

Et il descend dans les fonds où il se trouve en face d'un forcené qui hurle en brandissant un couteau catalan.

Posément, l'officier s'avance vers l'homme, le fixe dans les yeux et laisse tomber d'une voix calme :

— Dis donc, Robert, tu ne vas pas bientôt te tenir tranquille ? Jette-moi ton tournevis et va te coucher.

Instantanément, le couteau tombe à terre, et l'homme, dégrisé devant tant de sang-froid, monte l'escalier de fer. Évidemment, s'il l'avait fallu, la riposte était prête, un direct n'a jamais tué personne.

Il faut qu'un second soit costaud, brave et de sang-froid et, bien entendu, bon marin.

Quelquefois, ce sont des coloniaux qui rejoignent la métropole qu'il faut mettre à la raison. Question de muscles et de sang-froid encore.

Question de doigté ? Le second sait y faire face lorsqu'elle se pose. A toute heure, il est partout, voit tout, sait tout.

Presque à chaque voyage, la même histoire se renouvelle, celle de la belle passagère qui tourne la tête à tout le monde.

Un paquebot, ce n'est pas une ville comme on l'a dit si souvent, mais un petit village avec ses potins, ses ragots. Et l'on ne tarde pas à savoir que M^{me} X... a été vue plusieurs fois sortant d'une cabine qui n'était pas la sienne et jamais la même.

Et puis, un soir, lasse des gens de son monde, M^{me} X... a voulu tenter une expérience.

Au lieu de descendre dans sa cabine, elle est restée sur le pont. Et, derrière l'ombre propice d'un radeau de sauvetage, un des hommes de l'équipage, un jeune à la musculature puissante, est venu la rejoindre.

Le lendemain, le second, en faisant sa petite promenade sur le pont, aperçoit le matelot et l'appelle :

— Écoute un peu, toi !

Et, doucement, paternel, le second fait la leçon à son subordonné.

— Je sais bien que tu es jeune, et puis il y a cette sacrée température, mais les passagères,

tant qu'elles sont à bord, faut laisser ça tranquille. A l'escale, tant que tu voudras.

Que M^{me} X... passe dans les bras de tous les passagers, cela n'a pas d'importance, mais qu'elle preune pour amant... provisoire un homme de l'équipage, qu'on discute de ses mérites dans le poste des marins et des possibilités d'avoir son tour, impossible !

Petites histoires que celles-là, monnaie courante des traversées, et ce fut ainsi qu'à bord d'un paquebot qui allait à Colon, une frêle petite créature faillit provoquer un drame dans une *cuadrilla* qui allait au Mexique. Il y en avait encore à cette époque

qui faisaient le voyage pour aller courir le taureau dans les pays d'influence espagnole.

quetées, les pièces d'un pistolet automatique démontées.

Une barre de savon soigneusement évidée contenait les munitions du calibre nécessaire à l'approvisionnement d'une telle arme.

Quand le navire arrive au port, c'est au second qu'il incombe de veiller encore et toujours, à ce qu'un paquet muni d'une bouée de repérage ne tombe pas comme par hasard d'un sabord. C'est presque toujours de cette façon que l'opium rentre en France.

Enfin, si un décès se produit à bord, c'est encore au second qu'il appartient de régler la funèbre cérémonie.

Le charpentier a cousu le corps du défunt dans un sac, l'a lesté d'une gueuse de fonte aux pieds. Le corps est monté sur le pont. Commandant, second, équipage sont là, tête nue, pour rendre un dernier hommage à celui qui va disparaître de la façon la plus définitive qui soit.

Au commandement envoyé à la machine, le navire stoppe juste le temps nécessaire pour que le corps glisse sur une planche inclinée.

A peine les flots se sont-ils refermés, qu'un nouvel ordre part aux machines, et l'hélice, en bouillonnant, entraîne la masse noire du paquebot.

Croyez-vous qu'un homme sur qui pèsent tant de responsabilités au cours d'une traversée n'a pas bien mérité de se reposer lorsque son navire est désarmé en rentrant au port ?

JEAN NORMAND.

La Guadeloupe, Pointe-à-Pitre, dernière escale du paquebot qui vient de Colon, et va traverser l'Atlantique pour gagner la France.

Le grand bateau a levé l'ancre et, derrière lui, bientôt, la grande île disparaît peu à peu.

C'est à ce moment que le « bosco », le maître d'équipage, apparaît, tenant par l'oreille un jeune noir qui fait piteuse mine. C'est un « clandestin » qui avait réussi à échapper aux rondes, et qui s'est montré une fois le bateau en mer, certain qu'on ne ferait pas virer de bord pour le rendre à sa terre natale.

— Trouvez-moi le second ! commande le maître d'équipage au premier matelot qui passe à sa portée.

Et le second capitaine, car c'est là son titre exact, après avoir pris connaissance de l'affaire, ordonne de conduire le clandestin à la prison du bord. Il l'en fera sortir le lendemain peut-être pour le faire travailler à la cuisine, ce qui amortira le prix de son passage.

Mais comment, direz-vous, il y a un commissaire à bord et c'est le second qui...

Parfaitement, et, si vous voulez bien, allumons notre lanterne pour mieux voir clair dans les faits qui vont suivre. Le commissaire du bord, c'est exactement le directeur de l'hôtel « Paquebot », pas autre chose. Il a la haute main sur le personnel en rapport avec les passagers pour leur service, tient la comptabilité du bord, mais n'exerce aucun pouvoir de police.

Ces pouvoirs de police appartiennent au second qui a, pour l'aider dans cette tâche, le « bosco », le maître d'équipage.

Il n'empêche que la dame qui a à se plaindre du service ou qui croit qu'on lui a volé son collier de perles, ce qui peut fort bien arriver, s'adresse invariablement au commissaire.

Dans le premier cas, celui-ci écoutera courtoisement sa réclamation, car être courtois et parler l'anglais dans la perfection sont deux règles de la profession ; dans le second cas, il répondra :

— Voyez le second, madame, je vais vous conduire auprès de lui.

Le second réunit entre ses mains, par délégation du capitaine, « maître à son bord après Dieu », tous les pouvoirs de police, connaît de tous les délits, de tous les crimes qui peuvent être commis sur le bateau qu'il commande.

Sur son ordre, toujours ratifié par le capitaine, il peut faire enfermer à la prison du bord tout passager, fût-il de première classe, auteur d'un délit.

Avant tout, son autorité s'exerce sur

La petite dame frêle avait jeté son dévolu sur un gigantesque picador qui mesurait dans les deux mètres. Et, lorsque la petite dame débarqua à la Guadeloupe où son mari était fonctionnaire, le picador ne voulut plus continuer le voyage, et il fallut toute la diplomatie du second pour le convaincre qu'il devait rembarquer.

Petites histoires en vérité, et qui égayent la monotonie d'une traversée.

Mais il y a, plus rarement, l'éternelle histoire du collier, du pendentif disparus.

C'est toujours au cours d'un bal, d'une soirée que l'incident se produit. La plupart des passagères qui emportent avec elles des bijoux de valeur les confient au commissaire du bord qui les enferme dans son coffre et donne un reçu.

Vient la fête, on retire les bijoux et la responsabilité cesse. Et le scénario classique se déroule. Au milieu des rires, des chants, de la musique, une passagère s'arrête de danser, devient livide et s'écrie :

— Mon pendentif ! On vient de me voler mon pendentif !

Quelquefois, rarement, le bijou, dont le fermoir s'est brisé, est retrouvé à terre, quelque peu endommagé par les pieds des danseurs.

Le plus souvent, on ne le retrouve pas, et c'est au second qu'il incombe de faire les recherches nécessaires. Et ce n'est pas toujours commode de poser des questions à des gens qui sont tous insoupçonnables.

Autre responsabilité du second, la cargaison, la contrebande.

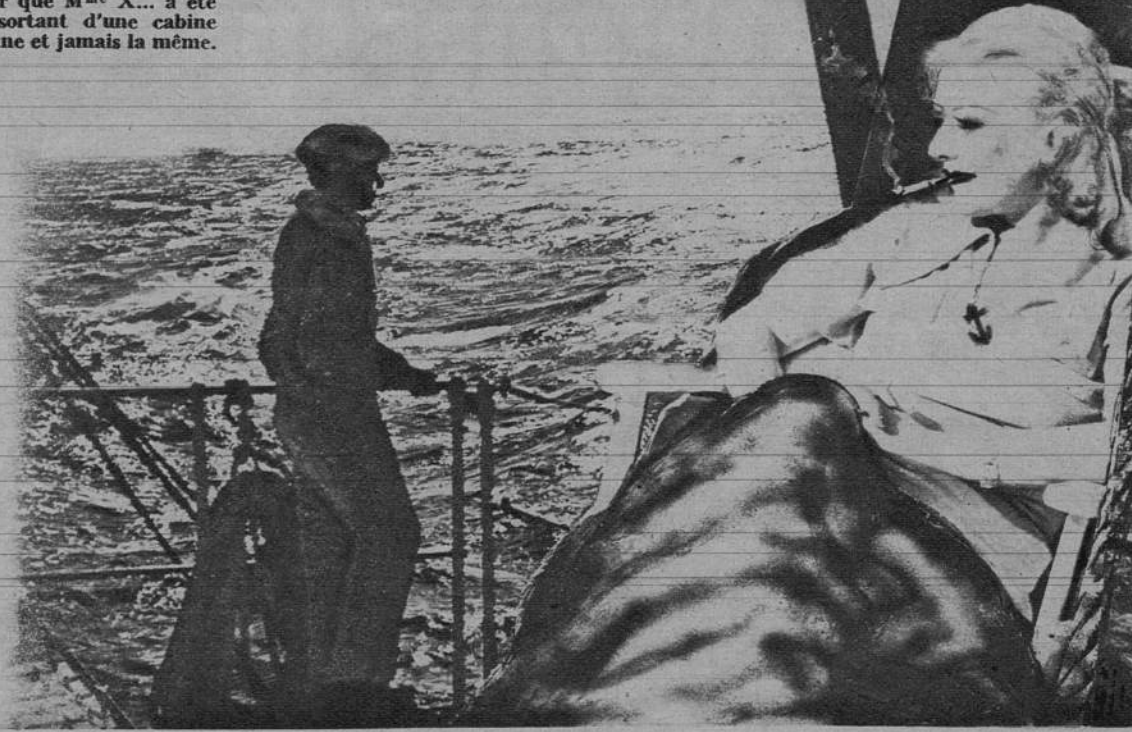
A l'époque des bootleggers, il y eut les bouteilleurs, les camarades qui passaient aux matelots, pendant que le paquebot était à quai, les bouteilles d'alcool qu'ils tâcheraient de débarquer à leurs risques et périls à leur arrivée en Amérique.

Maintenant ce genre de contrebande est périmé, il a fait place au trafic des armes et des stupéfiants, sur les paquebots des lignes d'Extrême-Orient.

Le manifeste du bord constate que telles caisses contiennent du savon, des boîtes de confitures.

Une boîte ouverte au hasard par l'officier laisse tomber, soigneusement empa-

Un soir, lasse des gens de son monde, M^{me} X... a voulu tenter une expérience.



Soyez donc prudent.

Émile G..., le brave Émile comme on l'appelait avant son crime (nous sommes dans le Midi, il ne faut donc pas s'étonner si « tout augmente »), le brave Émile, disons-nous, passe en correctionnelle tout simplement parce qu'un beau matin, en prenant le frais sur le pas de sa porte, dans l'attente de la clientèle, il a, par le plus grand des hasards, pu lorgner un petit bout de la culotte de la jeune Yéyette Bouscassoud et gros comme ça de la peau blanche des cuisses de la charmante enfant... Il est vrai qu'après cela... Enfin, vous allez voir...

L'incident s'était produit, disons-le tout de suite, des plus normalement, en plein milieu de la rue de la Liberté. La marchande de poissons et coquillages, voisine du salon de coiffure tenu par Émile, venait de jeter trois grands seaux d'eau sur son trottoir. De l'eau mêlée à pas mal d'herbes, écailles et autres débris. Yéyette et sa maman, la respectable M^{me} Bouscassoud, débouchèrent de l'avenue de la Concorde, et, pressées d'atteindre le tramway qui s'annonçait au tournant, se mirent tout d'un coup à courir comme deux perdus.

La fillette, grandelette, bien formée, blonde et fraîche à plaisir, avait des souliers fins, à semelles toutes neuves ; elle glissa sur le pavé mouillé, pour venir choir les quatre fers en l'air devant l'œil attendri, puis égrillard de l'honnête Émile.

Il fallut environ une bonne demi-minute au malheureux pour digérer la vision que le destin venait de lui offrir. Du bleu ciel, du rose et un petit coin entre les deux tissus : le linon de la culotte azur et le satin de la peau... un petit coin, véritable révélation d'un paradis ! Le coiffeur arriva auprès de la jeune accidentée pour lui offrir un bras secourable à l'instant où, rieuse et presque enchantée de sa chute, elle se relevait en cherchant des yeux sa mère, laquelle un peu myope, légèrement sourde et fort préoccupée de son tram, ne s'était même pas rendu compte que sa fille ne la suivait plus...

Émile coiffait et rasait le papa Bouscassoud. S'autorisant de cette fonction pour prier la petite d'entrer, histoire de défrayer sa robe à fleurs, lui faire prendre un petit verre de remontant, c'était si naturel qu'Émile n'y manqua point.

— J'accepte, répliqua la gente Yéyette. Maman a dû sauter dans son tramway... Et papa m'a assez souvent parlé de vous, monsieur, pour que je ne refuse pas votre gracieuse invitation.

— Une gamine de quatorze ans qui s'exprime de la sorte... C'est un régal pour les oreilles après avoir été une exquise récréation pour les yeux... Oh ! il y a des jours où l'on se félicite d'être célibataire... ceux où il entre une poupée comme celle-là dans votre intérieur...

— C'est du moins, explique M. le président à l'inculpé, ce que vous avez dû vous dire, je pense, en offrant à la petite Henriette une provisoire hospitalité dans l'arrière-boutique de votre salon de coiffure !

Le brave Émile qui est un peu chauve, fait à son banc des prévenus libres, le simulacre de s'arracher le peu de cheveux qui lui restent...

— Je ne me suis rien dit, monsieur le juge, je vous assure ; j'ai simplement voulu aider la fille d'un de mes bons clients à se remettre, hé !

— D'une bien curieuse façon. Vous lui avez retiré sa robe !
— Elle était pleine de boue. La demoiselle ne pouvait pas décemment rentrer comme cela toute souillée à la maison.

— Enfin, vous auriez pu procéder à un léger nettoyage du vêtement sans obliger la jeune fille à l'enlever.

— Oh ! mais, s'écrie Émile, je ne l'ai pas obligée. Elle l'a retirée, sa robe, avant même que j'aie pu ouvrir la bouche...

— C'était un point que nous n'éclaircirons pas en demandant à M^{me} Bouscassoud de déposer... Ces sortes d'affaires sont toujours



assez écurantes. La fillette a dit à l'instruction... (Il consulte le dossier.) Tiens, effectivement, elle ne s'est plainte d'aucune menace ni d'invitation brutale de votre part... Et c'est bien elle qui prit l'initiative de se dévêtir de son costume...

— Ah ! clame avec satisfaction le per-ruquier... Je le disais bien...

— Oui, mais, quand vous l'avez vue en chemise, cette jeunesse, avec ses épaules

nues, ses jambes nues, et ce qui pointait sous le fin linon de son dernier voile, vous ne vous êtes pas dit : « Halte-là ! monsieur Émile ! Fruit défendu ! Nom d'une tondeuse ! »

Cette phrase sévère, on la doit au papa Bouscassoud... présent comme de juste à l'audience...

Il a pu retenir sa longue et juste colère jusqu'à présent, le papa Bouscassoud... Mais la moutarde a fini par lui gagner les fosses nasales, depuis le temps qu'on fait des manières avec Émile pour lui mettre le nez dans son ordure.

Et, force est bien au pauvre merlan qui tient tout de même à ne pas perdre si possible son vieil habitué, tout en désirant



conservé son honneur, peuchère ! force est au malheureux Émile de dire « tout comme ça s'est passé », puisque, présentement, on semble lui jeter la pierre sans la moindre vergogne.

— Monsieur Bouscassoud, désolé de vous contredire, savez-vous... Fruit défendu, oui, je me le suis dit devant votre diable de fille... Comme vous vous le seriez répété en face de ma pauvre mère si vous l'aviez eue chez vous en de pareilles circonstances... Chère sainte femme ! certes, elle aurait hésité avant de se priver de sa chemise devant vous... Beaucoup plus en tout cas que votre demoiselle... qui, s'étant aperçu tout d'un coup que ladite chemise était mouillée comme la robe, ne me demanda pas si cela me gênait de la lui voir retirer... Un beau brin de fillette qui m'apparut alors...

M. LE PRÉSIDENT. — Le plus remarquable, c'est que le fait est confirmé par l'interrogatoire de la jeune fille... « Oui, c'est vrai, j'étais toute humide dans le dos, et c'est pour cette raison que, sans penser à mal, je me débarrassai également de ce qui me restait en fait de linge sur la peau. »

ÉMILE (aux anges). — Elle a toutes les qualités, cette enfant ! Et j'en suis à me demander, en conséquence, pourquoi je suis ici en vrai malfaiteur, après les beaux accès de franchise de ma prétendue victime !

M. LE PRÉSIDENT. — Vous oubliez, prévenu, que M^{me} Bouscassoud, ayant enfin constaté la disparition de sa fille, revint sur ses pas, et, après s'être renseignée, franchit votre seuil pour entrer dans votre arrière-boutique et voir la jeune Henriette dans le costume le moins compliqué, assise sur vos genoux et maintenue par des mains qui ne laissaient aucun doute sur la nature de leurs occupations...

ÉMILE. — Et après ?... La maman s'est bien fourré le doigt dans l'œil par exemple, mes mains retenaient la petite pour l'empêcher...

M. LE PRÉSIDENT. — De fuir vos ignobles caresses !

ÉMILE. — Mais non... mais non !

M. LE PRÉSIDENT. — Vous essayez de nier l'évidence... La mère vous a vu... Elle l'a répété à l'instruction, et, chose plus grave, l'enfant a prétendu que vous l'avez, à partir de cet instant, traitée avec brutalité...

ÉMILE. — J'aurais bien voulu vous voir à ma place, monsieur le président !

M. LE PRÉSIDENT. — Avec une fillette de quatorze ans nue sur mes genoux !... C'est un spectacle, monsieur, que je ne vous donnerai jamais, vous pouvez en être persuadé !

ÉMILE. — Eh bien, je le récite, vous auriez vécu les mêmesangoissantes minutes que moi, à petite sur vos genoux, vous l'auriez maintenue et de force !

M. LE PRÉSIDENT. — Ah ! ça, mon ami, vous êtes fou, ou plutôt vous avouez qu'à ce moment-là, vous fûtes incapable de maîtriser vos ignobles désirs...

ÉMILE. — Oh ! pour ça, j'ai été salement travaillé... Ah ! quels pénibles instants !... Je ne voudrais les revivre pour rien au monde !

M. LE PRÉSIDENT. — Votre première faute a été de permettre à cette petite de se déshabiller.

ÉMILE. — Si vous ne m'interrompiez pas tout le temps, j'aurais peut-être fini par vous faire comprendre le fin mot de l'affaire, sans vouloir vous désobliger, mon-

sieur le président... Yéyette s'est bien mise toute nue pour que je fasse sécher sa jolie robe de toile et le reste, mais, en se déshabillant, il lui était passé une autre fantaisie par la tête. Elle avait vu un de mes rasoirs.

M. LE PRÉSIDENT. — Et alors ?

ÉMILE. — Et alors voilà-t-il pas qu'elle avait été prise du désir fou de se raser certains... enfin ce qui pousse aux demoiselles quand elles sortent de l'enfance. Et c'est pour l'empêcher de sauter sur mon outil que j'avais dû la retenir de force comme je pouvais...

« Qu'est-ce qu'aurait dit sa mère, je vous le demande, s'ils s'étaient produits un accident ? » Les juges n'ont pas salé le brave Émile

riant en partie double... Vous pensez bien que ce n'était pas pour profiter deux fois d'une femme... A mon âge, on a besoin de repos. C'est plus le moment pour faire des galipettes amoureuses à gauche et à droite. Surtout que, quand j'ai le petit démon qui me taquine, je vais dans des maisons spéciales où en sortant... ni vu ni cocu !

— C'est, en effet, dans une de ces maisons hospitalières, constate le président, que vous avez été arrêté. Vous y faisiez un beau tapage.

— Est-ce encore ma faute si je suis gai quand je suis bu ? C'est vrai, on dirait qu'il n'y a que moi qui fasse des blagues !

Le débat dévie et l'on en vient au scandale de la maison aux volets clos.

L'inculpé a été arrêté pour avoir voulu passer un doux moment non seulement avec la négresse du lieu, mais encore avec la sœur de cette dernière.

— La sœur de la négresse, précise le président, n'appartenait pas à l'établissement.

— Alors pourquoi qu'elle s'y trouvait ?

— Elle venait annoncer à sa sœur le décès de leur frère.

— C'était pas écrit sur sa figure.

Les témoins défilent. La patronne de la maison de passe a une curieuse explication.

— J'ai appelé la police parce qu'il ne voulait verser que dix francs.

— Dix francs ?

— Oui, c'est le prix d'une passe. Eh bien, pour dix francs, il voulait avoir la négresse et sa sœur. Moi je voulais bien lui permettre de consommer avec les deux, mais je demandais vingt francs.

L'inculpé intervient.

— Un mot... Pour dix francs, j'avais droit à une blanche, n'est-ce pas ? Bon... Alors, je ne sais pas si je fais erreur, mais je crois bien me souvenir que la loi dit qu'une blanche vaut deux noires.

— Il ne s'agit pas ici de musique, proteste le président en débarrassant, d'un coup de poing autoritaire, ses dossiers d'une partie de leur poussière.

Un autre témoin est un client de la maison de rendez-vous. C'est un grand quinquagénaire maigre et fortement barbu.

Le témoin proteste :

— Bigame pour avoir la paix.

— Bigame ? C'est bien possible... Qu'est-ce que j'en sais.

L'inculpé n'a guère d'autre moyen de défense. C'est un petit homme court sur jambes, au front bas, aux yeux qui semblent toujours regarder passer le Côte-d'Azur-Rapide.

Marié une première fois à Toulouse, il a convolé légalement une deuxième fois à Romorantin.

Arrêté pour ce fait... et aussi pour scandale dans une maison aux volets clos d'Angoulême, notre inculpé a trouvé cette réponse toute simple :

— Évidemment, j'étais déjà marié, mais depuis trente ans... Après tant de temps, on peut avoir une défaillance de mémoire et se croire redevenu un homme comme les autres (sic). D'autant plus que Caroline...

— Caroline ? s'étonne le président.

— Oui, ma première... que je crois... Vous voyez, je dis : « que je crois... Au fond, tout cela se brouille dans ma cervelle... Done quand j'ai fait la connaissance d'Adèle... C'est ma deuxième... que je crois, toujours... Quand que j'ai fait sa connaissance, je ne me souvenais plus de Caroline qui était partie avec un cuirassier douze ans auparavant...

— Il est vrai que j'ai eu vite assez d'Adèle... C'était un pas grand'chose.

— Alors, fait le magistrat, pourquoi l'avez-vous épousée ?

— Pour qu'elle me foute la paix !

— Je ne saisis pas.

— Voyons, monsieur le président, vous n'avez donc jamais eu affaire à une femme collante ?

— Mon Dieu ! non.

— Alors ne vous plaignez jamais de rien... Une femme collante, c'est pire qu'un cataplasme... Un cataplasme, ça ne dure qu'un moment... Une femme qui colle, c'est épouvantable... Faut des astuces d'Apache pour s'en délivrer... Tenez, mon président, les poux, vous savez si c'est tenace... Pendant la guerre, j'en ai profité, comme tant d'autres. J'avais beau faire, ils étaient toujours là... Oui, ils résistaient même à l'eau bouillante et je n'ai pu m'en délivrer finalement qu'en brûlant mes fringues.

— Eh bien ! une femme qui colle, c'est pire que les poux. Même quand vous avez brûlé vos vêtements, elle est toujours là. Donc j'ai demandé à Adèle : « Quoi que je dois faire pour que tu te tires de là, pour que tu me laisses en paix ? » Elle m'a répondu : « T'as qu'à m'épouser. » Alors voilà pourquoi je me suis marié avec Adèle. Et, en effet, de ce jour-là, elle m'a foutu la paix.

— Vous vous êtes marié alors que vous l'étiez déjà.

L'inculpé lève les bras au ciel.

— Mon Dieu, que vous êtes dur, monsieur mon président !... Puisque je vous dis que j'ai épousé Adèle pour qu'elle me la foute... Au fond, la bigamie c'est rien et ça ne devrait pas conduire devant les tribunaux comme pour les malfaiteurs.

— Moi, je n'ai pas fait de mal en me ma-

riant en partie double... Vous pensez bien que ce n'était pas pour profiter deux fois d'une femme... A mon âge, on a besoin de repos. C'est plus le moment pour faire des galipettes amoureuses à gauche et à droite. Surtout que, quand j'ai le petit démon qui me taquine, je vais dans des maisons spéciales où en sortant... ni vu ni cocu !

— C'est, en effet, dans une de ces maisons hospitalières, constate le président, que vous avez été arrêté. Vous y faisiez un beau tapage.

— Est-ce encore ma faute si je suis gai quand je suis bu ? C'est vrai, on dirait qu'il n'y a que moi qui fasse des blagues !

Le débat dévie et l'on en vient au scandale de la maison aux volets clos.

L'inculpé a été arrêté pour avoir voulu passer un doux moment non seulement avec la négresse du lieu, mais encore avec la sœur de cette dernière.

— La sœur de la négresse, précise le président, n'appartenait pas à l'établissement.

— Alors pourquoi qu'elle s'y trouvait ?

— Elle venait annoncer à sa sœur le décès de leur frère.

— C'était pas écrit sur sa figure.

Les témoins défilent. La patronne de la maison de passe a une curieuse explication.

— J'ai appelé la police parce qu'il ne voulait verser que dix francs.

— Dix francs ?

— Oui, c'est le prix d'une passe. Eh bien, pour dix francs, il voulait avoir la négresse et sa sœur. Moi je voulais bien lui permettre de consommer avec les deux, mais je demandais vingt francs.

L'inculpé intervient.

— Un mot... Pour dix francs, j'avais droit à une blanche, n'est-ce pas ? Bon... Alors, je ne sais pas si je fais erreur, mais je crois bien me souvenir que la loi dit qu'une blanche vaut deux noires.

— Il ne s'agit pas ici de musique, proteste le président en débarrassant, d'un coup de poing autoritaire, ses dossiers d'une partie de leur poussière.

Un autre témoin est un client de la maison de rendez-vous. C'est un grand quinquagénaire maigre et fortement barbu.

Le témoin proteste :

— Bigame pour avoir la paix.

— Bigame ? C'est bien possible... Qu'est-ce que j'en sais.

L'inculpé n'a guère d'autre moyen de défense. C'est un petit homme court sur jambes, au front bas, aux yeux qui semblent toujours regarder passer le Côte-d'Azur-Rapide.

Marié une première fois à Toulouse, il a convolé légalement une deuxième fois à Romorantin.

Arrêté pour ce fait... et aussi pour scandale dans une maison aux volets clos d'Angoulême, notre inculpé a trouvé cette réponse toute simple :

— Évidemment, j'étais déjà marié, mais depuis trente ans... Après tant de temps, on peut avoir une défaillance de mémoire et se croire redevenu un homme comme les autres (sic). D'autant plus que Caroline...

— Caroline ? s'étonne le président.

— Oui, ma première... que je crois... Vous voyez, je dis : « que je crois... Au fond, tout cela se brouille dans ma cervelle... Done quand j'ai fait la connaissance d'Adèle... C'est ma deuxième... que je crois, toujours... Quand que j'ai fait sa connaissance, je ne me souvenais plus de Caroline qui était partie avec un cuirassier douze ans auparavant...

— Il est vrai que j'ai eu vite assez d'Adèle... C'était un pas grand'chose.

— Alors, fait le magistrat, pourquoi l'avez-vous épousée ?

— Pour qu'elle me foute la paix !

— Je ne saisis pas.

— Voyons, monsieur le président, vous n'avez donc jamais eu affaire à une femme collante ?

— Mon Dieu ! non.

— Alors ne vous plaignez jamais de rien... Une femme collante, c'est pire qu'un cataplasme... Un cataplasme, ça ne dure qu'un moment... Une femme qui colle, c'est épouvantable... Faut des astuces d'Apache pour s'en délivrer... Tenez, mon président, les poux, vous savez si c'est tenace... Pendant la guerre, j'en ai profité, comme tant d'autres. J'avais beau faire, ils étaient toujours là... Oui, ils résistaient même à l'eau bouillante et je n'ai pu m'en délivrer finalement qu'en brûlant mes fringues.

— Eh bien ! une femme qui colle, c'est pire que les poux. Même quand vous avez brûlé vos vêtements, elle est toujours là. Donc j'ai demandé à Adèle : « Quoi que je dois faire pour que tu te tires de là, pour que tu me laisses en paix ? » Elle m'a répondu : « T'as qu'à m'épouser. » Alors voilà pourquoi je me suis marié avec Adèle. Et, en effet, de ce jour-là, elle m'a foutu la paix.

— Vous vous êtes marié alors que vous l'étiez déjà.

L'inculpé lève les bras au ciel.

— Mon Dieu, que vous êtes dur, monsieur mon président !... Puisque je vous dis que j'ai épousé Adèle pour qu'elle me la foute... Au fond, la bigamie c'est rien et ça ne devrait pas conduire devant les tribunaux comme pour les malfaiteurs.

— Moi, je n'ai pas fait de mal en me ma-

riant en partie double... Vous pensez bien que ce n'était pas pour profiter deux fois d'une femme... A mon âge, on a besoin de repos. C'est plus le moment pour faire des galipettes amoureuses à gauche et à droite. Surtout que, quand j'ai le petit démon qui me taquine, je vais dans des maisons spéciales où en sortant... ni vu ni cocu !

— C'est, en effet, dans une de ces maisons hospitalières, constate le président, que vous avez été arrêté. Vous y faisiez un beau tapage.

— Est-ce encore ma faute si je suis gai quand je suis bu ? C'est vrai, on dirait qu'il n'y a que moi qui fasse des blagues !

Le débat dévie et l'on en vient au scandale de la maison aux volets clos.

L'inculpé a été arrêté pour avoir voulu passer un doux moment non seulement avec la négresse du lieu, mais encore avec la sœur de cette dernière.

— La sœur de la négresse, précise le président, n'appartenait pas à l'établissement.

— Alors pourquoi qu'elle s'y trouvait ?

— Elle venait annoncer à sa sœur le décès de leur frère.

— C'était pas écrit sur sa figure.

Les témoins défilent. La patronne de la maison de passe a une curieuse explication.

— J'ai appelé la police parce qu'il ne voulait verser que dix francs.

— Dix francs ?

— Oui, c'est le prix d'une passe. Eh bien, pour dix francs, il voulait avoir la négresse et sa sœur. Moi je voulais bien lui permettre de consommer avec les deux, mais je demandais vingt francs.

L'inculpé intervient.

— Un mot... Pour dix francs, j'avais droit à une blanche, n'est-ce pas ? Bon... Alors, je ne sais pas si je fais erreur, mais je crois bien me souvenir que la loi dit qu'une blanche vaut deux noires.

— Il ne s'agit pas ici de musique, proteste le président en débarrassant, d'un coup de poing autoritaire, ses dossiers d'une partie de leur poussière.

Un autre témoin est un client de la maison de rendez-vous. C'est un grand quinquagénaire maigre et fortement barbu.

Le témoin proteste :

— Bigame pour avoir la paix.

— Bigame ? C'est bien possible... Qu'est-ce que j'en sais.

L'inculpé n'a guère d'autre moyen de défense. C'est un petit homme court sur jambes, au front bas, aux yeux qui semblent toujours regarder passer le Côte-d'Azur-Rapide.

Marié une première fois à Toulouse, il a convolé légalement une deuxième fois à Romorantin.

Arrêté pour ce fait... et aussi pour scandale dans une maison aux volets clos d'Angoulême, notre inculpé a trouvé cette réponse toute simple :

— Évidemment, j'étais déjà marié, mais depuis trente ans... Après tant de temps, on peut avoir une défaillance de mémoire et se croire redevenu un homme comme les autres (sic). D'autant plus que Caroline...

— Caroline ? s'étonne le président.

— Oui, ma première... que je crois... Vous voyez, je dis : « que je crois... Au fond, tout cela se brouille dans ma cervelle... Done quand j'ai fait la connaissance d'Adèle... C'est ma deuxième... que je crois, toujours... Quand que j'ai fait sa connaissance, je ne me souvenais plus de Caroline qui était partie avec un cuirassier douze ans auparavant...

— Il est vrai que j'ai eu vite assez d'Adèle... C'était un pas grand'chose.

— Alors, fait le magistrat, pourquoi l'avez-vous épousée ?

— Pour qu'elle me foute la paix !

— Je ne saisis pas.

— Voyons, monsieur le président, vous n'avez donc jamais eu affaire à une femme collante ?

— Mon Dieu ! non.

— Alors ne vous plaignez jamais de rien... Une femme collante, c'est pire qu'un cataplasme... Un cataplasme, ça ne dure qu'un moment... Une femme qui colle, c'est épouvantable... Faut des astuces d'Apache pour s'en délivrer... Tenez, mon président, les poux, vous savez si c'est tenace... Pendant la guerre, j'en ai profité, comme tant d'autres. J'avais beau faire, ils étaient toujours là... Oui, ils résistaient même à l'eau bouillante et je n'ai pu m'en délivrer finalement qu'en brûlant mes fringues.

— Eh bien ! une femme qui colle, c'est pire que les poux. Même quand vous avez brûlé vos vêtements, elle est toujours là. Donc j'ai demandé à Adèle : « Quoi que je dois faire pour que tu te tires de là, pour que tu me laisses en paix ? » Elle m'a répondu : « T'as qu'à m'épouser. » Alors voilà pourquoi je me suis marié avec Adèle. Et, en effet, de ce jour-là, elle m'a foutu la paix.

— Vous vous êtes marié alors que vous l'étiez déjà.

L'inculpé lève les bras au ciel.

— Mon Dieu, que vous êtes dur, monsieur mon président !... Puisque je vous dis que j'ai épousé Adèle pour qu'elle me la foute... Au fond, la bigamie c'est rien et ça ne devrait pas conduire devant les tribunaux comme pour les malfaiteurs.

— Moi, je n'ai pas fait de mal en me ma-

Meurtre chez les Nudistes

CHATEAU-THIERRY

(De notre envoyé spécial.)

On peut dire qu'il y avait à Bascon deux catégories de gens qui n'aimaient pas Jean Godec, dit « Jésus-Christ ».

D'abord, tous ceux que certain modernisme n'a pas encore atteints et qui considèrent — à juste titre peut-être — que le fait de vivre entièrement nu n'a rien de moral et que, au surplus, le nudisme intégral implique, chez ses pratiquants, un dérangement cérébral certain.

Il y avait donc ceux-là.

Et puis, il y avait le boucher — lequel vendait également, précisons-le, de la charcuterie.

Autrement dit, rares étaient ceux, à Bascon, qui n'éprouvaient aucune animosité contre Jean Godec, alias « Jésus-Christ ».

Les premiers de ses ennemis disaient :

- N'est-il pas malheureux de voir installés chez nous tous ces fous qui sont à peine vêtus d'une feuille de vigne ?
- D'autant plus qu'on ne sait même pas d'où ils viennent.
- Des métèques, vraisemblablement.
- Des métèques qui feraient mieux de s'habiller comme tout le monde.
- La police devrait intervenir.
- Oui, mais, au fond, que peut-on leur reprocher ?
- De donner de mauvais exemples à nos enfants.
- C'est vrai.
- Pensez donc, moi qui ne me déshabille jamais devant mon fils. C'est bien la peine...
- Ces étrangers n'ont aucune pudeur.
- Pourtant, d'après ce que je sais, leur chef est français.
- « Jésus-Christ ».
- Oui, il est même, je crois, originaire de la région.
- Eh bien ! tant pis pour la région !

Ainsi parlaient les braves gens de Bascon lorsque la conversation roulait sur Jean Godec, surnommé « Jésus-Christ ».

Quant au boucher-charcutier, il ne cachait pas ses sentiments auprès de sa clientèle :

- Quelle triste époque !
- A qui le dites-vous ?...
- Pensez donc que ces espèces de sauvages, non contents de vivre nus, trouvent encore le moyen d'être végétaliens !
- C'est-à-dire ?
- C'est-à-dire qu'ils ne mangent ni chair ni poisson, que les légumes et les fruits sont leur seule nourriture et que, si tout le monde suivait leur exemple, il n'y aurait bientôt plus en France ni boucheries, ni abattoirs, ni éleveurs, etc... Vous me comprenez ?
- Bien sûr qu'on vous comprend.
- Quelle engeance, quand même !

« JÉSUS-CHRIST » Jean Godec — de son vrai nom Jean Labat — était né, il y a cinquante-six ans, à Poursiugues-Boucoue, dans les Basses-Pyrénées. Mais il était fort connu dans toute la région de Château-Thierry où il avait élu domicile en 1919, tout de suite après la fin des hostilités.

Elu domicile !

C'est-à-dire qu'il était arrivé, un beau matin, vêtu d'un peplum, les pieds nus, de longs cheveux flottants et une imposante barbe blonde encadrant son visage.

D'où ce surnom, en somme facile à trouver, de « Jésus-Christ ».

Et, aussitôt, il avait décidé de créer, dans ce paisible petit pays de Bascon, une colonie naturiste et végétalienne.

Je dis bien : végétalienne, parce que les végétariens se permettent, eux, certaines libertés, celle par exemple de manger des œufs.

Or Jean Godec ne faisait strictement usage, pour se substantier, que de végétaux.

Mais où trouver des adeptes ? Ce n'est certes pas en Bretagne, en Bourgogne, en Normandie, en Champagne ou dans le Midi qu'il faut se rendre pour dénicher des hommes et des femmes désireux de mener, à quelques kilomètres de Château-Thierry, l'existence de Tarzan.

Des Tarzans de sous-préfecture, en quelque sorte...

Jean Godec, dit « Jésus-Christ », s'adressa donc à des étrangers, des émigrés politiques pour la plupart, venus sur la terre hospitalière de France pour essayer de recommencer une autre existence.

C'est pourquoi, peu à peu, les gens de Bascon s'habituaient, non sans mal, à voir circuler chez eux des êtres à peine vêtus et qui... au grand désespoir du boucher-charcutier, ne consommaient pas de viande !

Sur ce clan original et combien criti-

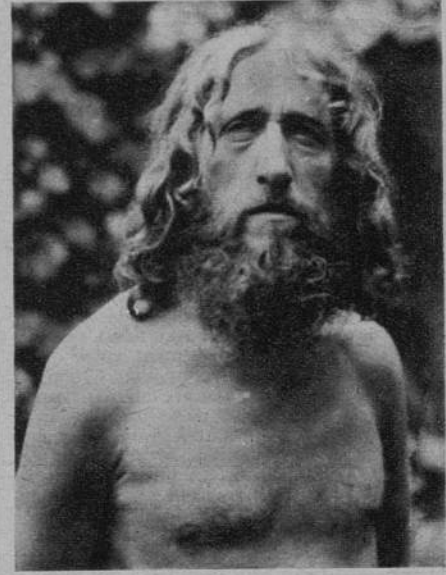
qué, régnait, répétons-le, Jean Godec-Jésus-Christ.

LA NATURE TRIOMPHE Comment débuta la dramatique aventure ? Nul ne saurait le dire exactement. Parmi les étrangers venus à l'appel de Jean Godec, se trouvaient deux sujets yougoslaves, Dragoloub Ilitch, âgé de trente-quatre ans, et sa sœur Raia, de deux ans plus jeune.

Hélas ! si « Jésus-Christ » était naturiste et végétalien, il n'avait pas l'âme d'airain de Jean Chrysostome !

Aussi ne resta-t-il pas longtemps insensible aux charmes de la jeune Yougoslave.

Laquelle, il est nécessaire de le dire, se morfondait terriblement dans la cabane de bois que Jean Godec avait édifiée, de ses propres mains, au milieu d'un accueillant bosquet.



En haut : à gauche, Dragoloub Ilitch, le meurtrier ; à droite : Jean Godec, dit « Jésus-Christ », la victime. Ci-dessus : La colonie naturiste de Bascon, près de Château-Thierry, où le meurtre a été commis. (Rap.)

— Si nous partions ?

C'est elle qui, la première, avait osé prononcer cette phrase, celle terrible phrase :

— Si nous partions ?

Sous le choc, « Jésus-Christ » ne réagit pas. Ou à peine :

— En effet, si nous partions...

Moins d'une semaine plus tard, ayant renoncé au naturisme et au végétalisme, ils étaient à Paris tous les deux.

Enfin, la nature, la vraie nature triomphait et un enfant devait naître de leur liaison commencée sous le signe du nudisme intégral.

RETOUR A LA NUDITÉ Cela était parfait. Seulement, à cause sans doute de sa jeunesse,

M^{lle} Ilitch n'avait pas pensé que son « Jésus-Christ d'amant ne devait pas être parfaitement équilibré et qu'avec lui il fallait s'attendre à tout, même au pire.

Brusquement Jean Godec changea d'avis.

— Ma destinée, affirma-t-il, m'interdit de vivre comme nous vivons.

— Que veux-tu dire ?

— Il faut retourner à Château-Thierry.

La femme se cabra :

— Jamais. J'en ai assez de ta cabane et de tes pommes de terre cuites à l'eau !

— C'est ce que nous verrons.

— Je resterai à Paris.

— Réfléchis bien.

— C'est tout réfléchi !

La séparation était inévitable. Meurtri, mais cependant tenace dans son idée fixe, Jean Godec reprit tristement le chemin de Bascon que gérait, en son absence, une brave dame, M^{me} Radic.

Il laissait, sans même s'en rendre compte, dans un hôtel parisien, un enfant : le sien, et une femme qui aurait pu être la plus parfaite des épouses.

Jean Godec retournait à sa nudité intégrale...

LA FIN DE L'AVENTURE Revenu seul à Bascon, toujours confiant dans sa « destinée », Jean Godec décida, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, de continuer à partager son humble demeure avec Dragoloub Ilitch, son presque beau-frère.

Ce que fut la vie en commun entre les deux hommes, il est facile de le deviner.

Au début, ce furent des mots aigres-doux ; puis des injures :

- Tu ne vaux pas mieux que ta sœur !
- Nul n'a le droit d'attaquer ma sœur.
- Si : moi !
- Je te le défends.
- Je fais ce que bon me semble

après avoir abusé de sa sœur, avait eu le courage de le mettre à la porte, lui, Dragoloub Ilitch.

Le tuer...

La scène tragique se déroula l'autre jeudi. Il était environ quatre heures, ce matin-là, lorsque le Yougoslave pénétra dans la cabane de « Jésus-Christ », armé d'un crochet à pommes de terre.

— A nous deux, maintenant ! hurla-t-il. Jean Godec ne s'attendait pas à pareille visite.

— Que veux-tu ?

— Tu vas le voir.

Et son ennemi se mit à faire tourner son crochet au-dessus de sa tête.

— Tu vas le voir.

Tout de suite, ce fut la bataille qui, commencée à l'intérieur de la maison, se poursuivit dehors.

— S... !

— Tiens !

Un court instant, Dragoloub Ilitch, désarmé, eut le dessous.

C'est à ce moment que, privé de son crochet, il réussit à saisir une énorme bûche avec laquelle il frappa au crâne son antagoniste.

Celui-ci, grièvement atteint, n'eut même pas la force de pousser un cri. Il s'écroula, perdant son sang en abondance.

Mais l'autre n'avait pas fini de se venger. Et il tapait, il tapait de toutes ses forces !

— Tiens !

Et il tapait toujours.

— Tiens ! Tiens !

Lorsque la tête de « Jésus-Christ » ne forma plus qu'une innombrable bouillie, Dragoloub Ilitch laissa tomber son morceau d'arbre.

Il souriait.

Il était vengé !

Oui. Par contre, il avait devant lui un cadavre dont il se demandait, tout naturiste et végétalien qu'il était, ce qu'il allait bien en faire. Car, enfin, on ne laisse pas traîner un cadavre comme cela, en pleine campagne, même dans une colonie de nudistes ! La propreté avant tout !

— Si je l'enterrais ? pensa Dragoloub Ilitch.

Ayant décidé de faire ainsi, le meurtrier franchit le seuil de sa victime et se mit à manger.

Des fruits, bien entendu.

Parce que, quand même, il est difficile d'ensevelir un mort sans avoir, auparavant, pris quelques forces.

Ce frugal repas achevé, Dragoloub Ilitch ressortit de la maison du mort, alla creuser un trou à une vingtaine de mètres et y plaça le cadavre qu'il recouvrit de terre.

— Tu l'avais bien mérité, dit-il encore.

Enfin, comme il se sentait fatigué, il alla se coucher dans le bois voisin.

Aucun témoin, bien entendu, n'avait assisté au drame.

Voici l'épilogue de l'affaire :

Le lendemain, le vendredi donc, M^{me} Radic, gérante de la colonie nudiste pendant l'absence de Jean Godec, demanda à Dragoloub Ilitch :

— A propos, nous n'avons pas vu votre beau-frère hier ?

— Ça ne m'étonne pas :

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne le verrez plus jamais.

M^{me} Radic ne comprenait pas, ne pouvait pas comprendre.

— Je ne le verrai plus jamais ? Il est donc parti ?

— Non.

— Alors ?

— Il est mort !

Cette fois, ce fut de l'effarement.

— Il est mort, dites-vous, mais quand ?

— Hier.

— Et de quoi ?

Alors, froidement, Dragoloub Ilitch laissa tomber :

— Il est mort parce que je l'ai tué.

M^{me} Radic s'écroula en poussant des cris :

— Au secours ! Au secours !

Elle était incapable d'un effort supplémentaire...

A ses appels, d'autres naturistes accoururent, qui, mis au courant des faits, alertèrent le parquet et la maréchaussée de Château-Thierry.

Magistrats et gendarmes se rendirent aussitôt sur les lieux où ils furent reçus par Dragoloub Ilitch en personne qui, sans la moindre émotion, leur narra l'affaire.

Le soir même, il était écroué.

— Rien d'étonnant, m'a dit l'aubergiste de Bascon, rien d'étonnant dans tout cela parce que des « types » qui ne boivent que de l'eau et se nourrissent comme des vers ou des limaces ne peuvent pas être des « types » normaux.

Quant au boucher-charcutier, haussant les épaules, il donnait ainsi son avis, quelque peu intéressé, je m'empresse de le souligner :

— Il est mort le Jean Godec ? La belle affaire ! C'est bien la première fois que je vois mourir quelqu'un ici sans perdre un client.

Telle fut la seule oraison funèbre de celui que tout le monde appelait « Jésus-Christ ».

GEO GUASCO.



Mary Lee Williams. (N.Y.T.)

UNE grande émotion s'est emparée du public yankee, lorsqu'on a appris qu'à Springfield un brave jardinier, Bon Ipock, a épousé sans le vouloir sa sœur, pupille de l'Assistance Publique américaine, laquelle lui avait donné le nom de Mary Lee Williams.

Cette abominable histoire ne surprendra pas les gens qui savent avec quelle désinvolture se pratiquent, aux États-Unis, les formalités administratives nécessaires pour contracter un mariage. Les licences de mariage s'achètent dans des bureaux où les futurs époux n'ont pour ainsi dire aucun renseignement d'état civil à remettre.

Dans la banlieue ouest de Springfield, où des maraîchers cultivent d'immenses étendues, nous avons trouvé, dans une baraque en planches, au toit en zinc M^{me} Bon Ipock. Elle était en larmes...

Bon Ipock étant parti de bonne heure à la ville où l'appelait une convocation du chef de la police, la jeune épouse, entre deux crises de larmes, nous a dit comment elle avait appris l'affreuse vérité.

Quoique pauvrement vêtue, la jeune femme, âgée de vingt et un ans seulement, ne manque pas de charme :

— J'avais été placée à l'Assistance publique par mes parents alors que j'avais six mois seulement, et n'ai jamais rien su de mes parents, la loi yankee défendant tout renseignement de part et d'autre.

« A quatorze ans, on commença de me faire travailler au dehors et j'en fus très heureuse, me trouvant lasse de vivre parmi des indifférents, de ne rien savoir de la vie du dehors. Je fus domestique dans un bar prohibitionniste, où l'on ne servait que des jus de fruits. J'y restai plusieurs années, puis le propriétaire ferma et s'en fut dans l'Ouest. On me demanda alors si je me sentirais capable d'aider des maraîchers dans leur travail. J'avais toujours eu un goût inné pour ce genre d'occupations, un goût que je sais maintenant être héréditaire : j'acceptai.

« C'est ainsi que je fis la connaissance de celui qui devait devenir mon mari. Il exploitait ce grand carré que vous voyez là, d'ici à la ligne des saules ; et moi, je travaillais de l'autre côté du ruisseau. En binant des salades, je fis sa connaissance ; puis il me promit de m'épouser, si je voulais de lui.

« C'est horrible à dire aujourd'hui ; mais je me suis tout de suite senti une attirance pour ce garçon taciturne et doux. Il m'impressionnait ; il était beaucoup plus grand que moi, et plus fort. Puis... c'était le premier homme qui me parlait d'amour avec des façons douces, sans vouloir m'attirer chez lui pour profiter de mon inexpérience et de ma jeunesse, comme tant d'autres l'eussent fait. Vous savez, dans notre condition, on en voit de toutes les couleurs ! Les hommes savent tellement que nous sommes à peu près désarmées ! Ils ne manquent jamais d'en profiter à l'occasion...

« Bref, j'acceptai de devenir sa femme, mais je demandais à Bon de bien vouloir attendre que j'aie vingt ans. Je pouvais me marier plus tôt, bien sûr ; mais c'était une idée à moi. Je voulais même que le jour de la cérémonie fût exactement le jour de mes vingt ans.

« Naturellement, j'avisai l'Assistance de mon projet. C'est là que les fonctionnaires ont été impardonnables : je leur donnai le nom de mon futur mari ; comment n'ont-ils pas eu l'idée d'aller vérifier le mien sur mon dossier ?

« Bref, un inspecteur vint, qui fit une enquête dans les environs pour savoir si le futur était vraiment un gars sérieux, susceptible de

Et mon mari, qui allait par là-bas, a pris la pièce pour faire constater au bonhomme de l'état-civil qu'il avait emmêlé deux choses différentes et confondu ma naissance avec mon mariage.

« Le soir, j'ai vu revenir mon Bon pâle comme un mort ; il ne pouvait plus parler ; les mots arrivaient à ses lèvres tout hachés comme fait un bègue. Il a pris immédiatement une chaise pour s'asseoir ; et il disait tout le temps : « Mon pauvre petit ! Mon pauvre petit ! »

« A la fin, il a parlé. Il était allé à la mairie ; là, on a mis sous ses yeux le registre officiel ; ma naissance y était bien portée ; et en regard, dans la marge, il y avait « Remise par ses parents à l'asile de l'Assistance publique de Springfield en date du... »

« Mon mari, affolé, s'est alors présenté à l'Assistance. Il a demandé à parler au directeur et lui a expliqué cette extraordinaire affaire. On a encore une fois examiné les livres ; et là, pas de doute ! J'étais depuis un an la femme de mon frère ! Et enceinte de lui ! »

L'épouse s'arrêta une seconde, puis reprit, avec un accent d'imploration dont je me sentis profondément touché :

— Que va-t-il se passer ? Que va-t-on faire de nous ? Et du petit ? Comprenez-le.

devez vous séparer de votre mari, mais que vous ne devez pas pour cela laisser votre affection s'éteindre. Efforcez-vous de ne voir en lui absolument qu'un frère. Est-ce donc impossible ? D'autant plus que cet enfant va naître et qu'il n'aura pas trop de votre double tendresse !

— Cet enfant ? Comment voulez-vous qu'il vive ?

— Si, madame. Ce sera votre enfant quand même. Vous devez l'élever comme il convient. Sur ces paroles, que dictait une commi-

— Cet enfant ? Comment voulez-vous qu'il vive ?



Bon Ipock. (N.Y.T.)

rendre une femme heureuse. Tous les voisins affirmèrent à l'envi que Bon Ipock était parfait. D'ailleurs, dans la colonie des maraîchers, tout le monde trouvait ça très bien ; nous avions la cote, l'un et l'autre.

« Avant de poursuivre, il faut que je vous fasse remarquer que, lorsque je suis née, les Ipock ne vivaient pas ici, mais dans le quartier sud, là où, depuis, on a construit Great Town. Cela explique que même les gens de par ici n'aient pas connu nos parents. Mon mari a acheté cette parcelle depuis cinq ans, après avoir été exproprié à Great Town. Ainsi personne ne pouvait soupçonner quoi que ce fût de notre drame.

« Le fonctionnaire, donc, après avoir conclu élogieusement en faveur de ce mariage, retourna à ses dossiers ; et nous nous mariâmes, Bon et moi, au jour de mes vingt ans. Quand je demandai mes papiers à l'Assistance, on ne me donna pas mon dossier complet, avec acte de naissance à l'appui, mais un simple extrait, d'où il ressortait que j'avais été inscrite sur les registres sous le nom de Mary Lee Williams.

« C'est ainsi que se produisit l'atroce erreur par la faute d'employés négligents. « Un an passa ainsi ; nous étions très heureux, Bon et moi. On travaillait dur. J'avais un espoir de maternité, quand tout d'un coup la « chose » nous est tombée sur la tête avec une violence de tornade. Ayant besoin d'un certificat pour entrer dans une société de secours mutuels, je demandai tout simplement mon extrait de naissance à la mairie de Springfield. Je savais à quelle date j'étais née, grâce à un petit médaillon d'or, qui n'a jamais quitté mon cou depuis le premier jour.

« J'attendis une semaine ; puis je reçus le papier en question. Il y était porté que je m'appelais Margaret Ipock, née d'Augustus Ipock, etc, etc... Quand nous avons vu cela, nous avons ri, mon mari et moi ; nous avons dit « Pas d'erreur ! L'employé s'est trompé ; il devait penser à autre chose.

Mari de sa sœur

On va faire casser le mariage. Du coup, nous serons séparés pour toujours ; nous expierons une faute que nous n'avons pas commise !

J'étais aussi ému qu'impuissant à répondre. Quelle justice, quel code eussent pu prévoir pareille tragédie ? Je m'efforçais de dire :

— Je crois, madame, que vous

sération bien naturelle, je m'éloignai. Je me sentais vraiment le cœur remué. J'ai appris depuis que les deux malheureux époux, incestueux sans le savoir, avaient décidé de continuer à vivre sous le même toit, mais, cette fois, comme frère et sœur, tous deux penchés sur le berceau qui va contenir le fruit de leurs malheureuses amours.

BENNY BLACKBURN.

Les deux époux incestueux. (F. P.)



RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

— Le journaliste français Simon Namur, envoyé spécial à Barcelone, a mené une enquête difficile pour découvrir les assassins du docteur français Mégrant, tué par des membres de la Cinquième Colonne. Grâce à lui, le garagiste Unami et dix-neuf franquistes sont arrêtés et passent en jugement. Namur assiste au procès, en compagnie de Jaume Llomiz, un confrère espagnol, et de Frederica, ancienne secrétaire de Mégrant. Il s'entretient avec celle dernière qui repousse ses avances, mais semble tout de même éprise de lui. Les vingt accusés sont condamnés à mort. Au cours du procès, le procureur déclare que le Dr Mégrant faisait de l'espionnage pour Franco et avait été exécuté par les partisans de ce dernier parce qu'il les avait trahis. Frederica se lève pour protester avec véhémence, puis elle s'évanouit.

XII (1)

— Mais non, c'est impossible... Cette phrase, Frederica la répétait sans cesse depuis sa défaillance au Palais. Très vite, elle avait repris le contrôle de ses nerfs. Mais ses yeux gardaient un cerne. Et, longtemps, ses doigts torturaient le mouchoir avec lequel Simon avait étanché la sueur qui perlait sur son front, à la naissance des cheveux.

Elle n'avait pas voulu rentrer tout de suite chez elle, où ses amis la reconduisirent assez tard dans la soirée. Elle passa une nuit agitée. Au matin, elle trouva un petit mot glissé sous sa porte par Simon Namur : « Je vous attends dans la rue ».

Elle se hâta de l'y rejoindre, eut d'abord un mot de reproche :

— Voyons, pourquoi ne pas m'avoir avertie que vous étiez là ?

— Je suis venu très tôt, confessa Simon. J'ai pensé que vous aviez besoin de dormir encore un peu. Mais je tenais quand même à vous surprendre au saut du lit, bien que...

Il jeta un coup d'œil vers la façade.

— Bien que je vous impose un saut de la hauteur du deuxième étage.

La chambre de Frederica prenait jour sous un toit en tuiles noirâtres qu'assombrissait encore un ciel chargé de nuages. Pour la première fois depuis des semaines, Barcelone s'était réveillée, ce 10 août, sous une voûte grise à l'infini. L'air avait une fraîcheur nouvelle qu'apportait par bouffées le vent du large ressuscité.

De tout cela, Frederica ne remarqua rien. Une seule pensée l'habitait, qu'elle n'avait plus à traduire pour Simon, mais dont elle éprouva le besoin de l'entretenir, presque avec les mêmes mots qu'elle avait eus la veille.

— Mais enfin, Simon, cette accusation portée au procès contre la mémoire de

(1) Voir Police-Magazine, n° 391 à 396.

Mégrant, c'est une calomnie monstrueuse... Des mois durant, j'ai vu le docteur quotidiennement. C'était l'homme le plus loyal, le plus ouvert... Il aurait fait chez nous ce honteux métier d'espion pour trahir les uns et les autres... Un agent double, Mégrant ?...

Elle articula, comme si de l'avoir dit cent fois déjà ne l'avait pas convaincue :

— C'est impossible.

Simon la conduisait vers le « Majestic », où les attendait le commissaire. Elle ne prêtait pas la moindre attention à la route suivie. Elle reprenait inlassablement son monologue, accumulant en désordre les souvenirs, rassemblant jusqu'aux traits les plus infimes observés chez Mégrant.

— Tenez, il avait sur son bureau un petit code d'alphabet barcelonais édité par le Conseil de Défense barcelonais. Cette brochure ne lui était d'aucune utilité dans son travail. Mais pensez-vous que, s'il s'en fût servi pour... pour autre chose, il l'eût gardée en un endroit où sa présence étonnait, devenait a priori suspecte... Il m'avait demandé la traduction de certains termes figurant dans les signes conventionnels... Curiosité sans arrière-pensée, où éclate la preuve même que Mégrant n'avait rien à cacher, qu'il pouvait se payer le luxe d'éveiller des soupçons...

Frederica parlait avec feu. Son compagnon admirait la subtilité qu'elle apportait dans son argumentation. Lui-même avait peine à s'imaginer que Mégrant eût été ce que Rodrigo Marteny avait théâtralement proclamé à l'audience. Mais il y avait le message brandi par l'avocat.

— Un faux, affirmait Frederica.

Mais, comme Simon, elle savait que le document était authentique. Les experts l'avaient confirmé la veille à Llomiz. Et, d'ailleurs, le témoignage unanime des vingt et un accusés était là. Il n'y aurait eu aucun intérêt pour eux à déguiser la vérité.

Il y avait encore cette grosse somme d'argent déposée dans une banque de Toulouse, au nom de Mégrant. C'est Péral qui en avait révélé l'existence à Simon. Et c'était troublant.

— Je ne sais plus que croire...

Frederica laissa son bras peser plus lourdement sur celui de Simon. Et le jeune homme, sentant cette pression, eut un étrange bonheur. Mais il en eut honte presque aussitôt, en apercevant le beau visage pâli, amer, qui s'inclinait sur l'étoffe verte de l'uniforme revêtu par Frederica. Il s'accusa de partager mal la tristesse de son amie.

En fait, n'ayant pas connu Mégrant, n'ayant pas éprouvé les qualités qu'on prêtait au disparu, Simon ne ressentait de regrets qu'à travers ceux de Frederica. Et, dans son for intérieur, il s'accusait parfois de faillir à ce devoir. Car Frederica, vivante et si riche de séduction, occupait trop sa pensée pour qu'un mort anonyme pût devenir chez lui l'objet d'un sentiment quelconque.

Quand le couple arriva devant l'hôtel, une bruine se délivra des nuées, comme un sang incolore filtrerait sous l'effet d'une hémorragie interne. Péral quittait sa chambre. Il retournerait le lendemain à Cerbère. Le train de nuit le déposerait vers sept heures à la frontière. Sa mission terminée, il s'accordait un jour de congé, curieux de toute ville étrangère et satisfait de voir d'un peu près « cette révolution », vers laquelle il autorisait ou interdisait souverainement le départ de « ses » voyageurs.

— Cette lettre, le docteur me l'a remise le matin même de l'attentat.

Il expliqua au petit déjeuner, sans perdre un coup de dent :

— Ce qui me dégoûte dans la police, c'est qu'on joue tout le temps les témoins ou les gêneurs. Pour les grands crimes, on nous appelle après. Nous en mangeons les miettes, si j'ose dire. Aux émeutes, nous faisons le service d'ordre. Quand il y a du grabuge en Espagne, on m'installe derrière un guichet, avec la permission de respirer l'odeur de la poudre... quand les douaniers ne l'arrête pas au passage... On est des passifs par persuasion, des refroidis... Tout ce qui arrive dans le monde, c'est malgré nous. La consigne, c'est : pas d'histoires. Pourtant...

Il prit un air finaud.

— Sans histoires, qu'est-ce qu'elle devient, l'histoire tout court... Heureusement que la police est mal faite. Sans ça, on n'aurait plus rien à apprendre à l'école.

Frederica goûtait médiocrement ce verbiage. Le commissaire s'en aperçut. Il coupa court, au vif soulagement de Simon, et interrogea :

— Alors, le programme de la journée ? Frederica avait pris rendez-vous avec Jaume Llomiz au bureau de l'avenue du 14-Avril. Ils convinrent de s'y rendre ensemble.

Llomiz les avait précédés. Il était dans le hall, tourné vers le mur. Sur cette table incommode, il avait étalé une épreuve d'imprimerie où il portait des corrections.

Le petit groupe monta au bureau. L'instinct de fureteur reprit tout son empire chez le commissaire. On le vit faire et refaire le tour de la pièce. Le nez écrasé contre le pouce, il considéra longuement l'enfant mascotte.

— Alors, commissaire, on réfléchit aux surprises de l'affaire Mégrant ?

En entendant la voix rauque de Llomiz, Péral fit volte-face, regarda l'Espagnol droit dans les yeux et dit posément :

— Puisque vous me demandez mon avis, je vais, pour vous faire plaisir, vous communiquer une impression : on nage en pleine conerie...

Le commissaire se pencha légèrement vers Frederica.

— Excusez-moi, mademoiselle, mais c'est ma pensée...

Simon intervint avec impatience :

— Voyons, commissaire, M^{lle} Arenys n'a pas appris le français du même professeur que vous. N'insistez pas...

Frederica eut pour Namur un regard surpris, reconnaissant de tant de vivacité. Sa joue se colora.

Déjà Péral poursuivait :

— Je ne vous cacherai pas, monsieur... ah ! Llomiz, que j'ai d'abord flairé hier une astuce de votre Gouvernement... Verser aux débats une pièce apocryphe démontrant lumineusement que le docteur Mégrant avait pris sur lui de graves risques, il n'en fallait pas plus pour en finir avec la partie civile. La France réclamant trois cent mille francs, le jeu en valait la chandelle.

— Hypothèse ridicule, grommela Llomiz.

— D'accord, tout à fait d'accord. Primo, Vicente Unami et les autres, qui se savaient condamnés d'avance... ne protestez pas... qui se savaient condamnés d'avance, n'eussent pas offert de garder un silence complice. Secondement, si Mégrant avait travaillé en même temps pour les nationalistes et les républicains, il y aurait eu à Barcelone des personnalités informées... Et Marteny, dûment stylé, se fût gardé de lever ce lièvre... Non, j'ai la conviction qu'Unami et le Quartier Général de Salamanca s'imaginaient que Mégrant, tout en collaborant avec eux, avait aussi des attaches avec la Seguritat. D'où le message... Mais pas un instant l'idée ne m'a effleuré de la culpabilité du docteur...

Frederica se dressa.

— Je vous remercie, monsieur, j'ai besoin que ma certitude fût partagée par quelqu'un.

Chambre d' à Barcelone

Vous avez pu mesurer combien je suis affectée par l'odieuse scandale sus cité autour du nom du docteur. J'ai eu l'honneur d'être sa collaboratrice. Mieux que personne, je sais ce qu'il était. Je sais ce que mes compatriotes lui doivent. Tout ceci m'apparaît comme une monstrueuse ingratitude... Les veilles de Mégrant entre ces murs, l'inlassable ardeur qui le menait d'un camp de réfugiés à l'autre, ses visites aux hôpitaux, rien n'aura donc pesé dans la balance. Et, pourtant, même si le docteur avait agi comme...

Elle hésitait. Péral continua à sa place :

— Même s'il avait agi comme tout semble le faire croire... Non, rassurez-vous c'est vous qui avez raison : Mégrant n'était pas, n'a jamais été celui que Marteny a évoqué avec tant de complaisance... Vous prenez sa défense parce que vous le respectiez... Je vous félicite de votre générosité... Mes raisons sont d'un ordre moins élevé... J'ai appris à connaître Mégrant... Non, je ne l'ai pas rencontré une seule fois. Mais jour après jour, Cerbère m'a fourni sur lui les témoignages les plus sûrs, ceux que je recueillais au hasard d'une promenade dans la campagne, d'une partie de cartes au café, d'une flânerie sur la plage... J'ai de lui, là...

Le commissaire pointa l'index vers son front.

— Un portrait où rien ne reste dans l'ombre... En ai-je collectionné, des anecdotes, des confidences... Pour moi, Mégrant n'a pas été tué... Il vit toujours là-bas... Nous avons noué une sorte d'amitié... Un fraudeur m'a guidé par les sentiers montagnards qu'il préférait... Un pauvre bougre de cantonnier m'a raconté qu'il avait sauvé sa femme... Quand il aboie, le chien du secrétaire communal me rappelle que Mégrant lui a remis une patte cassée... Mégrant, je le croise à chaque instant. Nous nous saluons. Il me crie : « Alors, commissaire, toujours en tournée !... » Et je réponds : « Beau temps, docteur, pourvu que ça dure !... » Non, Namur, je ne suis pas fou. J'écoute et j'ai de la mémoire. Sur l'autre versant des Pyrénées, Mégrant a laissé derrière lui trop de choses qui ne trompent pas, qui mettent hors de doute sa parfaite honnêteté, son courage, sa dignité morale... Voilà pourquoi je n'accepte pas la conclusion du procès. Je n'y changerai rien d'ailleurs... Le véritable secret de l'assassinat de Mégrant, je n'espère pas qu'on le perce jamais... Le vrai criminel demeurera impuni. Mégrant était bon, il me pardonnera...

Simon ne retrouvait plus l'ancien Péral dans ce singulier discours. Le commissaire était à Paris un garçon assez épais, que les filles en carte redoutaient pour ses expéditifs « Conduisez-moi ça au Dépôt ». Les barmen avaient toujours dans un coin une demi-bouteille de Bourgogne à sa disposition. Rue des Saussaies, on le trouvait « râleur » et trop « dur ». Et c'était ce Péral... — Je vous en prie, Namur...

Le commissaire partit d'un franc éclat de rire.

— Ne faites pas cette tête-là. Eh ! quoi, vous me jugez bien compliqué... C'est que, mon vieux, je commence à comprendre mon métier... En m'exilant à Cerbère, mes patrons m'ont rendu un fameux service. J'ai pris le temps de réfléchir et même de rêver... Ma maîtresse venait de me plaquer sans intention de me revoir... Fallait que je m'occupe... Il y a eu Mégrant, un pauvre type de médecin épatant descendu par des salauds... Tenez, ma curiosité n'a jamais été plus piquée qu'au moment de l'autopsie... Ainsi, sous le banal accident de guerre, il y avait un meurtre. Un cas unique, mon cher, dans les annales de la criminologie... Et puis, blaguez-moi si ça vous chante, c'est pour la victime que je me suis passionné. Alors, vous m'êtes tombé dessus à l'arrivée du rapide. Vous partiez pour Barcelone. Quelle occasion d'en savoir plus long, de vérifier ce que je pressentais... Je rognais de n'avoir pas de nouvelles. Et, comme si l'impatience me rendait plus clairvoyant, l'image de Mégrant achevait de s'imposer à moi... J'ai fini par dénicher une photo de lui...

Péral fouilla dans son portefeuille.

— La voilà...



de mort

vous vous intéressez aux expressions du genre de celle que j'ai employée tantôt... Je suppose que M. Llomiz ne partage pas ce besoin de s'instruire ?

— On m'attend au journal... Mais je ne manquerai pas d'être à la gare ce soir, pour vous saluer... Mon confrère Namur est un excellent cicerone... surtout quand il est secondé par Frederica Arenys...

— Maintenant que nous nous sommes distribué nos rôles, ne nous éternisons pas ici...

Péral referma d'un coup sec le boîtier de sa montre.

— J'ai l'impression de rabattre un couvercle sur l'affaire Mégrant... Finie, enterrée... Nous terminons sur le point d'interrogation qui se place d'ordinaire au début des romans : qui ?... Enfin, n'en parlons plus... Nous allons ?

Le commissaire jeta un regard circulaire, un instant appuyé sur la statuette de l'enfant milicien. Puis il se dirigea vers la porte.

— Il me semble que l'imperméable s'impose, dit Frederica.

Elle traversa la pièce, décrocha le manteau beige qui pendait à une patère et l'endossa.

Elle rejoignit les trois autres dans l'ascenseur. Comme la cage se déhailait vers le rez-de-chaussée, Frederica enfouça machinalement les mains dans ses poches.

— Par exemple !

— Qu'y a-t-il ? demanda Namur.

— Cette lettre... Le docteur me l'a remise le matin même de l'attentat, en me priant de la jeter à la poste sans retard. Il y a eu une attaque par avions. Je me suis réfugiée dans un abri et j'ai tout à fait oublié... un peu à cause du soleil...

— Du soleil ?

— Oui, je n'ai plus eu besoin de ce vêtement.

— Cette lettre concerne-t-elle le service ? s'enquit Péral.

pas de vous conseiller en cette matière particulièrement grave. Cependant, si vous prenez une décision, faites-moi signe et je ferai de mon mieux pour vous être utile. Votre dévoué,

MÉGRANT.

De l'étage, on sonnait pour rappeler l'ascenseur. Péral se décida à en sortir, encadré par Namur et Llomiz. Frederica eut une exclamation qui fit pivoter le commissaire sur ses talons.

— Mais c'est Unami... c'est Unami qui s'était fait l'intermédiaire entre le docteur et ce Chabris... J'ai croisé Un ami dans l'immeuble le 13 juillet. Il partait. Quand je suis entrée dans le bureau, Mégrant écrivait cette lettre. Il s'était entretenu avec Unami. Donc...

Le commissaire fronça les sourcils. — Pensez-vous, demanda-t-il à Jaume Llomiz, que j'obtienne l'autorisation de visiter Unami dans sa cellule. Dans l'affirmative, accepteriez-vous d'être mon interprète ?...

Sans répondre, Llomiz entraîna ses compagnons jusqu'à l'arrêt des tramways. Un 21 qui descendait le Paseo les déposait dix minutes plus tard devant le théâtre du Liceo. Au pas de course, fonçant dans le rideau de pluie, ils parcoururent la Calle Fivaller jusqu'à la place de la République. A bout de souffle, trempés, ils pénétrèrent à la Seguritat.

Llomiz se fit introduire dans un bureau. Dix minutes plus tard, il remettait à Péral un laissez-passer pour deux personnes.

— Unami est détenu à la prison centrale, calle de Rosellon. L'exécution aura lieu demain, à l'aurore. Notre *salvo-conduto* n'est valable que jusqu'à midi. Ne nous attardons pas...

En une demi-heure, un tram les conduisit tous quatre à Sans, faubourg paisible qui enserrait de ses ruelles le pied de Montjuich. Sur le ciel brouillé, la forteresse se découpait, surveillant les lointains horizons où les tranchées, sans cesse comblées et refaites, formaient dans le sol d'Espagne de molles et puissantes citadelles.

La maison de détention avait, calle de Rosellon, un air de fonctionnaire sans zèle. Elle ne chômait pas pourtant. Et le gardien-chef, précédant Péral et Llomiz à travers les couloirs, eut cette réflexion :

— Un espion fasciste... C'est pas le choix qui manque... Y a pas d'erreur, c'est le 218 que vous cherchez ?...

Les prisonniers importants étaient gardés dans le sous-sol. Cinq cellules s'ouvraient de chaque côté d'un boyau sans air. Dans l'une d'elles, étendu sur sa paillasse, Unami.

— Qu'est-ce qu'on me veut ?

Le mauvais jour ne lui permettait pas de distinguer les visages. Mais, aux intonations de Llomiz, il reconnut un témoin du procès. Il ne manifesta aucune espèce d'émotion.

Devant cette apathie, Llomiz ne s'embarrassa pas de détour. D'emblée, il posa la question qui l'amena :

— Qu'y a-t-il de commun entre vous et ce Français, Chabris, dont vous avez parlé avec le docteur Mégrant le 13 juillet, avant de l'attirer au garage ?

Unami ne fit pas l'étonné. Il ne se lança pas dans des dénégations. Le nom de Chabris parut lui être familier. Il retira du coin de sa bouche un morceau de bois qu'il mâchonnait.

— Quelle importance ?... Je demande qu'on ne m'embête plus... C'est bien mon droit, n'est-ce pas...

Llomiz, sans façon, s'était assis sur le bord de la couchette. Il regardait l'autre. Et l'autre le regardait. Une étincelle sembla jaillir entre eux : sympathie, intérêt... Et Unami articula lentement :

— Au fond, je commençais à m'ennuyer dans ce trou... Il n'y a même pas une souris pour oser venir me voir... Moi qui n'avais qu'à lever le doigt pour avoir une femme...

La locomotive s'ébranla.

Il était assez beau, malgré son visage rongé par la barbe. Il était un peu insolent.

— Vous n'êtes peut-être pas la compagnie la plus agréable, mais je me sens en veine de bavardage...

Unami ne semblait pas s'apercevoir de la présence de Péral. Il fixait toujours Llomiz, qui ne broncha pas et demanda :

— Pourquoi avez-vous tué Mégrant ?

— Ça, railla Unami, je l'ai déjà entendu quelque part... Alors, donnez-moi la permission de me répéter, à mon tour... Quand j'ai déclaré, aux audiences et à l'interrogatoire, que nous avons tué Mégrant par ordre, c'était parfaitement exact. La pièce versée au dossier par l'avocat Marteny en fait la preuve...

— Précisément, cette pièce, pourquoi avoir attendu le dernier moment pour la livrer à la publicité ?

— C'est que les archives de notre organisation ont heureusement échappé à toutes les perquisitions et qu'il importait de ne pas compromettre leur sécurité... On a quand même pu retirer la lettre de Salamanque et la déposer chez Marteny...

— C'était un grand risque à courir...

— Je vais vous faire rire... Moi, Vicente Unami, j'ai demandé cela à mes amis. Le souhait du condamné à mort. Je ne voulais pas qu'on pût croire à un acte extrapolitique. Je ne voulais pas qu'on pût croire qu'en servant la cause nationaliste, il nous arrivait de poursuivre des vengeances privées. Nous ne sommes pas des criminels de droit commun. Nous sommes des soldats, à notre manière. Si nous avons exécuté Mégrant, c'est pour des raisons de soldat...

Péral était demeuré près de la porte, appliquant toute son attention à saisir les propos qui s'échangeaient.

— Des raisons de soldat ?

Llomiz eut un air de doute.

Unami reprit avec force, comme s'il avait à dépenser toute son énergie avant la salve qui, demain, à l'aube, éveillerait la forteresse :

— Ces raisons-là existent dès qu'on obéit aux instructions d'un chef. Pour Mégrant, j'ai reçu de notre état-major un plan complet, annexé au message dont il a été donné lecture au Palais. Ce plan prévoyait tout. Je devais rencontrer le docteur et lui rapporter qu'un de mes amis avait été présenté à Cerbère à son cousin Chabris. J'avais en effet un garage à Port-Bou. Mes hommes et moi profitions de nos déplacements là-bas pour gagner le territoire français, d'où s'établissaient nos liaisons avec les armées anticommunistes. J'ai fait part au docteur du vœu exprimé par Chabris de prendre rang parmi les rouges. Mégrant, que j'avais été trouver avenue du 14-Avril, a regretté que l'ami qui m'envoyait ne fût pas venu lui-même. J'ai répondu qu'il travaillait dans mon garage de Badalona en ajoutant que, s'il venait, le même jour, à onze heures, calle de la Mar, mon ami lui fournirait de plus amples renseignements. Le reste...

Unami fit un geste dans la pénombre.

— Mégrant était donc à vos yeux un adversaire bien dangereux, contre qui toute ruse était bonne ?

L'insistance de Llomiz n'irrita nullement le prisonnier. Il semblait se complaire dans sa confession. Et Péral, qui l'observait, ne discernait pas s'il y entraînait du cynisme ou de l'orgueil.

— Mégrant était pour nous tel que le message de Salamanque nous le faisait connaître : un homme dangereux, comme vous dites, et qui nous avait trahis... Par nous-même, nous ne savions rien.

— Mais, s'il avait réellement collaboré avec l'état-major de Franco, il eût été rattaché à votre cellule.

— Pas nécessairement. Il n'était pas le premier informateur isolé. Nous formions le groupe d'exécution, une unité distincte...

A ce moment, Péral souffla quelque chose à l'oreille de Llomiz, qui demanda encore :

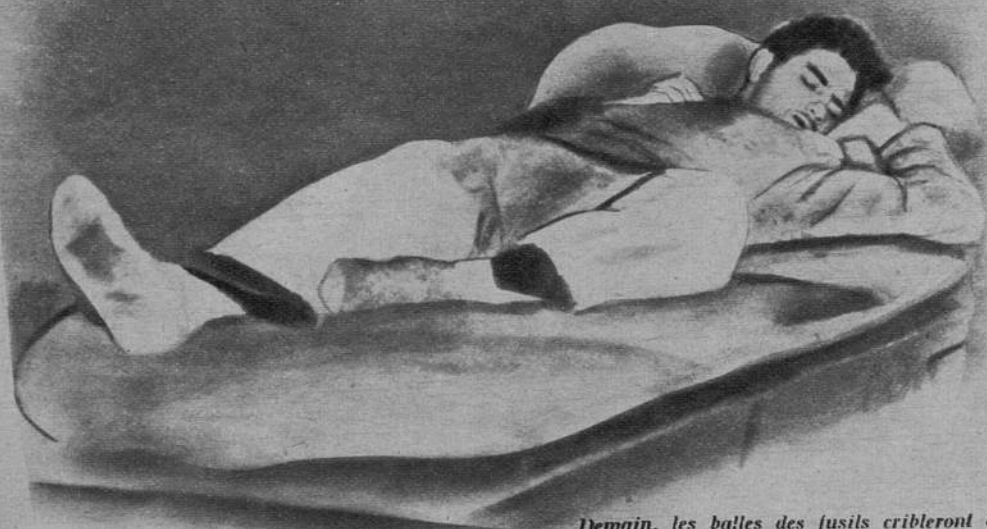
— Et ce Chabris ?

— Absolument inconnu de nous... Je me rappelle même qu'en entrant chez le docteur j'étais un peu inquiet... Existait-il,

LUDO PATRIS

et

PAUL KINNET.



Demain, les balles des fusils cribleront ce corps.

Roman inédit par

LUDO PATRIS et PAUL KINNET

D'un même mouvement, Frederica et les deux hommes regardèrent.

Un portrait jauni, à l'ancienne mode, inscrit dans un ovale. Des yeux ouverts, pénétrants. Un nez droit et fort. La bouche fermement dessinée sous une moustache militaire. Un menton rond. La volonté marquée chacun de ces traits. L'expression était bienveillante, un peu désabusée, mais sans ironie.

Frederica réprima un sanglot. Llomiz eut un de ses affreux tics.

Avec précaution, le commissaire reprit la photographie qu'il fit glisser, comme s'il s'agissait d'un parent très cher, sous un papier plié en forme d'enveloppe.

Au dehors, la pluie fine qui tombait depuis l'aube se mua soudain en averse et battit les vitres à les casser.

— Nous allons quand même essayer de vous faire voir la ville, fit Namur d'un ton où perçait l'hésitation.

— Mais bien sûr, bien sûr, répondit Péral, toute sa jovialité revenue. N'oubliez pas que je suis le monsieur qui, pendant des mois, a fait le pied de grue de l'autre côté du poteau-frontière... Je vous donne dix heures pour me dédommager...

— Vous nous accompagnez, Frederica ?

— Mais pourquoi pas ?... Le commerce du commissaire est profitable pour qui désire se perfectionner dans votre langue...

Péral reçut la pointe avec bonne humeur.

— Fort bien, mademoiselle, je note que

— Elle est adressée à un certain M. Chabris, à Toulouse.

— Tiens, tiens...

Le commissaire prit le pli, le soupesa... Toulouse, où le docteur avait de l'argent en banque. Aucun rapport, évidemment.

La grille de l'ascenseur était ouverte sur le corridor. On apercevait le trottoir tout luisant d'eau. Aucun des compagnons de Péral ne fit mine de bouger. Ils étaient comme hypnotisés par le rectangle blanc que tournait et retournait le commissaire.

— Bizarre, murmura Péral.

Il déchira l'enveloppe, en tira une feuille qu'il déplia.

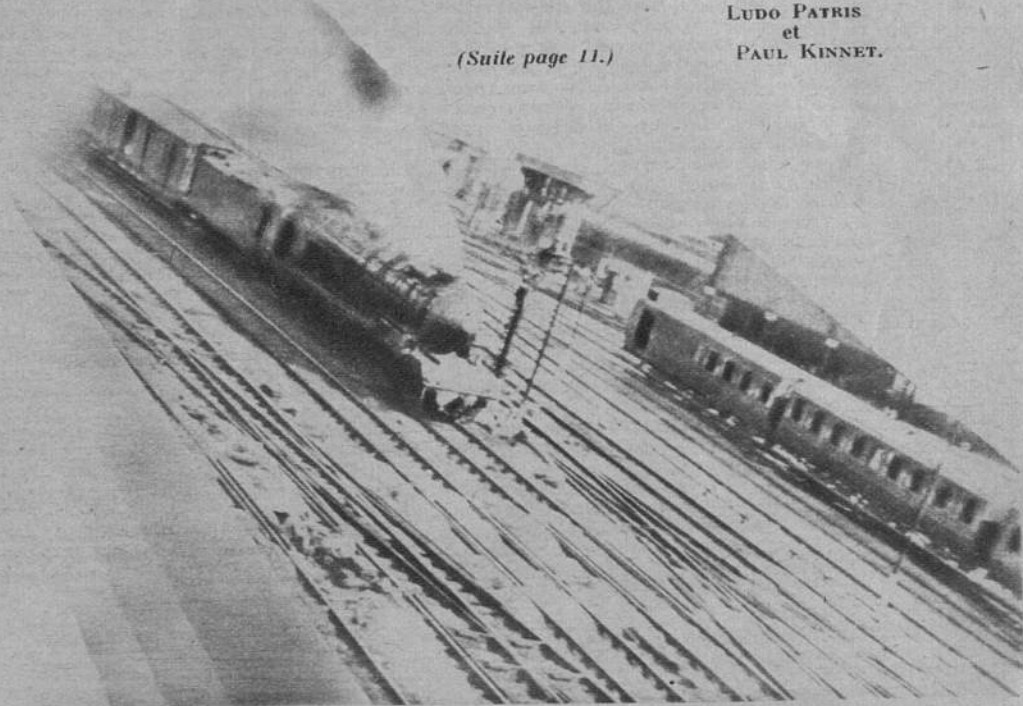
— Ah ! ça...

En haut de la page, il y avait : Mon cher cousin... Mais on ne connaissait pas de famille au docteur. Personne n'avait fait opposition à ce que l'indemnité revint à l'État...

Le commissaire lut à haute voix :

Mon cher cousin,

On me communique vos intentions. Vous avez donc appris que je n'ai pas hésité à quitter la France pour m'établir à Barcelone, où j'estimais qu'on pouvait avoir un plus pressant besoin de mes services. Il n'y a ici que deux métiers accessibles aux étrangers. J'ai cilié la profession médicale et l'armée. Sauf défaillance de ma mémoire, vous ignorez tout de la première de ces activités. Vous n'avez donc pas le choix. Il ne m'appartient



Crime et roman



LES globes lumineux qui rutilaient au-dessus de la porte du café envoyaient à l'intérieur des reflets, qui plaquaient sur le nuage de fumée comme des morceaux d'arc-en-ciel.

Au fond de la salle, devant des nappes, déjà maculées, quelques dîneurs s'attardaient dans le parfum des écrevisses. Le coin des filles se trouvait près de l'entrée, corbeille de couleurs vives, de sourires rouges, de regards prometteurs.

Harry Morning
faisait de la sculpture.

Margot dit à Ginette :
— Viens chez le peintre William Patison ; on rigolera !

— Je n'aime pas ces projets de rigolade ; ça se termine toujours mal !

— Tu es bête avec tes idées ! Je t'assure que c'est amusant ; on boit, on mange, on chahute et on touche un cachet. Les Américains ne dérangent pas les femmes pour rien. C'est des gens qui savent vivre !

Margot fréquentait les étrangers riches, installés à Montmartre, et tirait de ses relations de quoi se nipper en soie naturelle.

Ginette se laissa entraîner.

Quand elle pénétra dans le studio, ses grands yeux, d'où émanait une lumière bleue, baignée de candeur, s'agrandirent encore d'étonnement. La pièce offrait des proportions magnifiques. Les meubles de bois précieux rappelaient les lignes austères des coffres-forts et des sarcophages. Des slips de soie rose enveloppaient les iampes du lustre et voilaient d'un charme voluptueux leur lumière adoucie. Le tapis aux carrés noirs et blancs suggérait une mage d'église ou de château, tandis que, dans un angle, un bar avec son étagère de liqueurs tendait son ventre d'acajou, sous une exposition des œuvres de William Patison, toiles violentes de couleur et de lignes.

Ce qui acheva de dérouter Ginette, ce fut un squelette dressé dans un coin, un squelette revêtu d'un uniforme du Premier Empire : dolman vert à brandebourgs, jupe de même teinte. Un bonnet de police coiffait une orbite vide.

— Caroline, cantinière au 3^e Chasseurs, tuée à Wagram, dit Patison en présentant à Ginette la relique qu'il tenait d'un brocanteur célèbre.

La jeune femme se sentit mal à l'aise et voulut partir.

— J'ai le pressentiment que c'est ici une maison de malheur ! murmura-t-elle à l'oreille de Margot.

— Folle ! répondit celle-ci, le nez plongé dans une coupe de champagne, qui ne la prédisposait pas à la tristesse.

Il y avait, dans le studio, une dizaine de femmes, le dessus du panier des cafés montmartrois : Solange, qui s'habillait volontiers en homme pour courir les alcôves galantes ; Thérèse, qui posait les Vierges dans les ateliers de femmes peintres ; Louise, qui s'adonnait à tous les plaisirs, sans présenter de vice spécial ; Lucy, Mado, Gabrielle, Yolande, qui se confondaient dans l'ensemble des grâces, entourant Margot et Ginette.

Les hommes étaient quatre, également blonds, également carrés d'épaules, offrant un air de parenté qui n'était qu'un caractère de race : William Patison, George Hill, tous les deux se livrant à la peinture, Harry Morning qui faisait de la sculpture et Samuel Korn, ancien étudiant en théologie, qui suivait, à Paris, certains cours de la Sorbonne. Fils d'industriels, ils représentaient plusieurs millions de dollars.

Pour la circonstance, chacun avait revêtu un smoking, de toile blanche et ils se succédaient dans les fonctions de barman, où chacun tenait à honneur de préparer des cocktails de son invention, et ces liquides étaient d'une qualité qui invitait à récidiver.

— Laquelle de ces dames se déshabille la première ? demanda George Hill, déjà ivre à demi.

— Ginette ! s'écria tout de suite Solange, qui avait une décision masculine.

Margot protesta :

— Pourquoi Ginette, plutôt qu'une autre ? reprit-elle. Son académie l'intéresse ?

— Oh ! là, là ! Des chichis ! Garde-la ta poule ! s'exclama Solange, mécontente et froissée.

— Ça commence ! murmura Ginette. Allons-nous en !

— Du calme ! ordonna George Hill.



En un tournemain, elles furent toutes dévêtues.

Que la mieux faite se déshabille la première !

— Boniment classique ! déclara Margot ; mais je m'y mets, pour donner le bon exemple.

Elle apparut un peu trapue, la gorge solide, les cuisses puissantes, les reins impérieux, harmonie rustique qui fit sourire Solange, aux formes élancées et souples, qu'elle s'empressa d'exhiber. En un tournemain, elles furent toutes dévêtues, sauf Ginette qui dédaignait les réjouissances artistiques.

— Babylone ! murmura Samuel Korn, l'ancien étudiant en théologie, qui prit Yolande sur ses genoux.

— Mouvements d'assouplissement, mesdames ! s'écria George Hill, en semant des pièces d'argent sur le tapis.

Ce fut une ruée dans un balancement de hanches, puis se forma un cercle de croupes tendues, qu'agita l'effort des mains pour saisir l'argent.

— Gomorrah ! murmura Samuel Korn, qui s'avança sournoisement vers le groupe de chair mouvante.

Ginette, fille de joie mélancolique, était demeurée assise sur un divan, à l'écart de ces bacchantes. William Patison s'approcha d'elle :

— Eh bien ! mam'zelle, vous boudez notre fête ! dit-il.

— Je ne vous cache pas qu'elle me dégoûte ! répondit-elle.

— Moi aussi. Alors vous devez vous ennuyer.

DE L'AMOUR à l'

— Je m'ennuie toujours. Quand je suis à jeun, je travaille deux ou trois heures, puis je commence à m'ennuyer, alors je bois. J'éprouve d'abord du plaisir. Mais, lorsque je suis arrivé à un certain degré d'ivresse, l'ennui revient. Je bois de nouveau, et puis je ne pense plus à rien.

— Vous vous tuez lentement.

— Non pas. Mon grand-père a bu jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, et puis il est mort.

— S'il n'avait pas bu, il aurait pu vivre plus longtemps encore.

— Ce n'était pas la peine ; il avait vu assez d'événements ! Mais parlons d'autre chose. Vous êtes tout à fait gentille ; je crois que je pourrais vous aimer, si je vous avais vue nue.

— Je ne comprends pas l'amour de cette façon.

— Elle en vaut une autre !

— William, je n'ai plus d'argent pour les nymphes... Repos, mesdames ! dit George Hill.

Cette accalmie amena une catastrophe, Mado, désœuvrée, embarrassée d'une nudité, qui l'incitait au mouvement, alla prendre dans son coin le squelette de Caroline, cantinière au 3^e Chasseurs, tuée à Wagram, et se mit à danser, en le tenant dans ses bras. William Patison entra en fureur :

— Je défends que l'on touche à Caroline ! s'écria-t-il.

— Pourquoi, bien-aimé fils de marchand de cochon salé ?

— Parce que ce n'était pas une grue !

— En voilà une raison !

— C'est une raison qui me plaît !... George, jetez dehors toutes ces filles !

— Elles sont nues, William !

— Jetez-les nues dehors !

Ce fut rapidement fait. Poussée sur le palier avec ses nippes, la cohorte fleurie de chair fraîche fut embarquée, en deux fois, dans l'ascenseur et déposée au bout du vestibule, où chacune s'habilla rapidement, sans oser pester, et l'ailleurs riche de l'argent, ramassé sur le tapis.

— Vous, vous restez, dit William à Ginette.

— Pourtant, je suis aussi une grue comme les autres !

— Non, pas comme les autres ! Vous allez monter avec nous sur la Butte.

Les quatre hommes, encadrant Ginette, gravirent les rues escar-

pées de
longues
Il prit un
de la col
C'était
de tour
Lorsque
estomac
dans l'ou
— Pu
Il eut
eût vou
Puis il
cabaret
et où V
l'oignon
Puis
nuit, il
vertue
grand j
leurs p
soleil d
ville, il
liam, r
qui le t
— Gi
impress
— An
Frém
les bras

...Dep
troise
Patison
tout un
minait
— W
tain. E
plus bo
orgies
aux fêt
inspirat
— Il
mal fai
— T
— T
— U
— L
— Q
une aut
— D
— S
des ho
que me
Après
— J
— Q
vous r
vieille
de sou
— I
— L
— E
— J
— C
tez, C
une hi
vie.
La
saisie
vive q
de lar

na
gens t
artific
fréque
buvait
les au
les flin
guirland
champ
ayant
sinait
tantes
cultur
en Eu
destin
Un
de da
cours
vie é
au rô
tante
Ma
l'épo
mari
moin
fants
l'am
la sa
tion
Paris
de re
s'en
matio
après

jeun, je
mence à
ord du
certain
nouveau,
jusqu'à
t mort,
vre plus
vu assez
se. Vous
je pour-
ue.
de cette
nt pour
es ! dit
strophe,
une nu-
ent, alla
lette de
masseurs,
danser,
William
ouche à
fils de
ait pas
on !
qui me
dehors
es, Wil-
dehors !
ent fait.
ier avec
orte fleu-
tche fut
eux fois,
r et dé-
du ves-
hacune
videment,
ester, et
ne de l'ar-
sé sur le
s, vous
William
rtant, je
ssi une
me les
es ! Vous
monter
ec nous
la Butte.
Les quatre
ommes,
n cadrant
Ginette,
gravirent
les rues
e scar-

pées de Montmartre. Tandis qu'ils marchaient à longues enjambées rythmées, Samuel Korn disparut. Il prit un raccourci et atteignit rapidement le sommet de la colline.
C'était la manie de l'ancien étudiant en théologie de tourner autour du Sacré-Coeur en blasphémant. Lorsque ses jambes lasses ajoutèrent un poids à son estomac chaviré, il alla contempler Paris, endormi dans l'ombre.
— Putain de ville et ville de putains ! s'écria-t-il. Il eut un hoquet et cracha son vin, comme s'il eût voulu en souiller la cité, vautreée à ses pieds. Puis il s'en fut retrouver ses compagnons dans le cabaret de nuit, qui les accueillait une fois par semaine et où William avait déjà commandé une soupe à l'oignon et une omelette.
Puis, après des libations qui durèrent toute la nuit, ils attendirent, en jouant aux cartes, l'ouverture du campanile du Sacré-Coeur. Il faisait grand jour quand ils grimperent l'étroit escalier où leurs pas lourds résonnèrent. Aux lueurs ardentes du soleil de juin, qui étendit un voile irisé sur la ville, ils admirèrent un paysage incomparable. William, rempli d'émotion, se décida à exprimer l'aveu qui le tourmentait. Il dit à sa compagne.
— Ginette, vous avez fait sur moi une profonde impression, je veux vivre désormais avec vous !
— Amen ! murmura Samuel Korn.
Frémissante de joie, Ginette se laissa aller dans les bras de William.

...Depuis trois mois, la petite poule montmartroise caquetait dans le studio somptueux de William Patison. Elle possédait une cargaison de robes et tout un lot de renards ; pourtant le bonheur n'illuminait pas son front.
— William, disait parfois Ginette, vous êtes lointain. Est-ce que cela vous ennuie tellement de ne plus boire pour me faire plaisir ? Regrettez-vous les orgies d'autrefois, depuis que votre atelier est fermé aux fêtes ? Mon corps ne suffit-il plus à guider votre inspiration d'artiste ? Je ne comprends pas. Parlez !
— Il ne faut pas chercher à comprendre. La vie est mal faite !
— Tout le monde peut en dire autant !
— Tout le monde n'a pas commis une erreur !
— Une erreur peut se réparer !
— La mienne, non !
— Quelle est-elle ? De m'aimer ?... Vous en aimez une autre ?
— Deux fois non !
— Soyez franc. Je suis habituée aux caprices des hommes. On me prend, on me quitte. Il n'y a que moi à en souffrir, et moi, c'est peu de chose !
Après un moment de silence, William dit :
— Je songe que nous nous quitterons un jour !
— Quand je serai très âgée ! Je ne veux pas que vous me voyiez laide et ridée. Si je deviens une vieille dame, je ne veux plus alors vous aimer que de souvenir, et le souvenir sera beau !
— Il faut que l'on se quitte avant la vieillesse !
— Longtemps avant ?
— Bientôt.
— Je ne suis pas encore laide !
— On se quitte tout de suite. Obligatoire ! Ecoutez, Ginette, il y a une histoire dans ma vie.
La jeune femme fut saisie d'une surprise si vive qu'elle n'eut pas de larmes. Il raconta

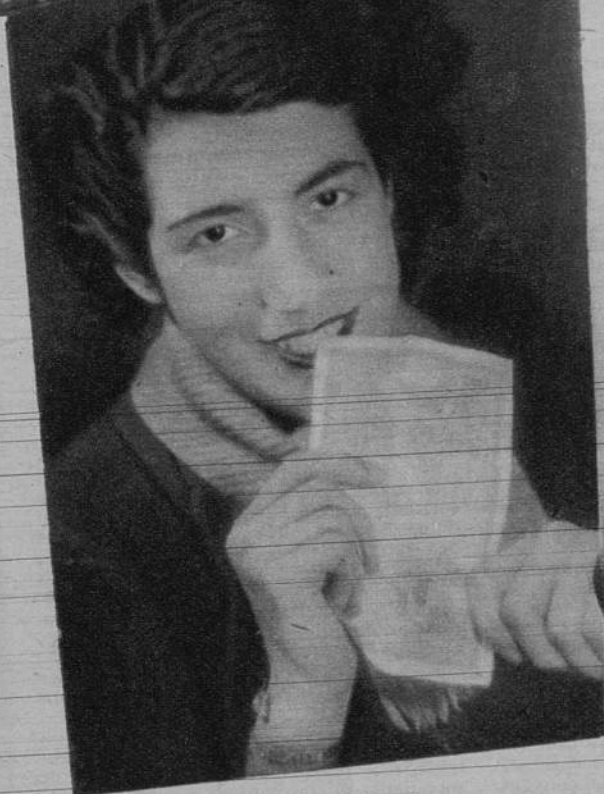
je ne me rends pas auprès d'elle. Il faut que je parte !
— Partir ! soupira Ginette, le mot qui brise !
— Je reviendrai !
— Ça se dit toujours !
— Je le pense. Mon intention est de divorcer, et ma vie recommencera. Savez-vous, Ginette, que j'ai seulement vingt-cinq ans !
William partit le lendemain. Il ne revint pas. D'abord quelques lettres arrivèrent pour Ginette. Puis ce fut le silence, l'oubli, la détresse, l'angoisse. Qu'était devenu William ? Le théologien Samuel Korn, inquiet à son tour, se rendit à Naples.
Son absence fut de courte durée. Une fin d'après-midi, on le revit à la terrasse du « Cosmopolis » où « apéritivaient » ses compagnons. Il rapportait une figure lugubre :
— William est mort ! dit-il tout bas.
— Mort ! murmurèrent les trois autres.
— Oui, mort ! C'est sa femme qui l'a tué !
— Sa femme, la charmante Mary Simpson !
— Oui, la charmante Mary Simpson. J'ai surpris son geste criminel.
— Vous l'avez fait arrêter ?
— Elle échappe à la justice. C'est le drame de la lâcheté et de la trahison, le « drame vache », comme on pourrait dire à Paris ! Voici ce qui s'est passé : aussitôt arrivé à Naples, j'allai chez les Patison, villa fleurie et embaumée, couchée au bord du golfe. Mary me reçut avec amabilité :
— C'est gentil à vous de venir nous faire une visite ! dit-elle. Ce pauvre William sera bien content de vous voir !
— Pourquoi l'appellez-vous ce « pauvre William » ? demandai-je.
— Parce qu'il est bien malade, il s'est remis à boire, et sa santé s'en ressent !
— William descendit au salon. J'éprouvai un choc. Notre ami, les traits bouffis, paraissait abruti. Sa femme nous fit servir du whisky. Après avoir bu plusieurs verres, William s'anima un peu, me combla d'attentions et ne voulut plus me quitter. Il passait ses nuits dans les boîtes. Sa femme l'accompagnait. Je dus me joindre au couple et je remarquai ceci : Mary feignait d'empêcher son mari de s'enivrer, et son insistance maladroite incitait l'autre à boire davantage. Plusieurs fois, on dut le rapporter chez lui. Un matin, à l'aube, William, titubant, descendait l'escalier du bar, situé au premier étage. J'allais devant, Mary venait derrière lui. J'avais atteint la rue, lorsque William tomba et roula sur les degrés ; Mary l'avait poussé.
— Voyons, Samuel, c'est une histoire imaginaire que vous contez là ! dirent ses compagnons.
— J'ai vu ! Mary avait mal calculé son

temps. Elle croyait que je regardais dehors, mais je venais de me retourner à demi et j'ai vu son geste criminel ! Elle jeta de grands cris, ameutant toute la maison. William ne bougeait plus ; il s'était rompu la colonne vertébrale.
— Qu'on pendre cette femme ! s'écria George Hill.
— L'action en justice n'est pas soutenable contre elle : trois heures du matin, un homme ivre ; moi qui n'étais pas à jeun ! Je ne pouvais être que le témoin de la chute. Mary le savait ; elle criait, s'adressant à moi : « Vous avez vu, il a fait un faux pas. Le malheureux ne tenait pas debout ! » L'accusation devenait de la diffamation !
On ramena le corps à la villa ; on le déposa sur un lit. Puis arriva le médecin ambassadeur du Consulat avec ses outils et ses appareils. Il dressa une table pliante en métal, sur laquelle il fit étendre le corps de William. A l'aide d'une pompe, il vida les vaisseaux, puis il injecta un liquide conservateur. Ainsi préparé, William pouvait affronter impunément le voyage d'Italie en Amérique, où il devait arriver, pour être reçu par sa famille. Trois semaines après, il était condamné à entrer en décomposition, comme tout le monde. Mary et les enfants ont accompagné le corps.
— Qui hérite ? demanda George Hill.
— Mary, et elle n'avait pas un dollar en sa possession !
— William n'a pas pris quelque disposition en faveur de cette petite Ginette, à laquelle il s'était attaché ?
— Il n'a pas eu le temps. D'ailleurs, deux jours, avant sa chute dans l'escalier du bar, il m'avait dit que son intention était de revenir à Paris.
— Mary a-t-elle eu connaissance de son projet ?
— Sûrement. Mon avis est qu'elle l'a tué par cupidité, par vengeance et jalousie. Elle savait que William se remettrait avec sa petite Parisienne.
...Depuis que Ginette avait appris la mort de William, « déterminée par un accident », lui avait-on dit, Margot et Yolande restaient auprès d'elle, comme gardes du corps. Son désespoir était si profond que l'on surveillait ses gestes. Les trois femmes habitaient dans l'ancien studio de William Patison. Les amis du mort les aidaient de quelques subsides. Mais ils durent partir, et le gouffre de l'oubli s'ouvrit. Un jour de terme amena l'huissier et l'expulsion :
— Allons ! Il faut se remettre à l'amour, dit Margot.
— La belle amour au compteur ! soupira Yolande.
— Pourvu que le compteur tourne ! ajouta la première.
Elles retournèrent dans les cafés de chasse, où elles avaient l'habitude de lever le gibier. Pour ne pas

depuis quelque temps, s'installait à une table, en face de celle des trois amies et semblait les observer.
A cause de la distinction de ses manières, Margot l'avait surnommé « l'ambassadeur ». Son attitude agaça la belle fille, habituée aux prompts hommages.
— Il ferait mieux de nous parler que de nous regarder comme s'il voulait nous apprendre par cœur, dit-elle un jour.
Elle ajouta :
— Je parie que je le « tape » !
— « Chic » ! répondirent ses compagnes.
Margot se dirigea vers la table de « l'ambassadeur ».
— Monsieur, mima-t-elle, vous n'auriez pas cinquante francs pour trois pauvres petites femmes, qui voudraient aller au cinéma et qui n'ont pas le sou ?
— C'est dans les possibilités, répondit-il avec un fort accent américain : mais donnez-moi un renseignement, la jeune femme, assise à côté de vous, c'est bien M^{lle} Ginette, qui a été la maîtresse de William Patison ?
— Vous connaissez William ?
— Je le connaissais.
Il tendit à Margot un billet de cinquante francs. Elle le prit, le porta à ses lèvres et en grignola un coin.
— Que faites-vous ? demanda-t-il, étonné.
— Nous autres, filles d'amour, nous sommes superstitieuses. Ginette, Yolande, moi et les autres, nous croyons qu'en rognant avec les dents un petit bout des billets de banque, ça en fait venir d'autres.
L'étranger sourit et dit :
— Je veux confirmer votre foi en cette superstition.
Il tendit un deuxième billet. Margot, enchantée, l'engagea à venir « prendre quelque chose à sa table ». L'Américain se recusa, faute de temps. Il se leva et quitta le café.
Persuadée qu'elle « tenait une affaire sérieuse », Margot s'attendit à le voir le lendemain, se disposant à tenter l'ultime attaque de son charme. Cependant, le lendemain ni les jours suivants, on ne le vit :
— La « cerise » continue, soupira Margot, pas moyen de mettre la main sur l'homme rêvé !
Pourtant la chance devait bientôt se montrer avec une figure mystérieuse. Les cent francs de l'ambassadeur étaient dissipés ; la période des cafés-crème et des croissants allait disparaître et remplacer les jours de meilleure chère, quand Ginette trouva, dans le casier aux lettres du café, une lettre à son nom.
Elle l'ouvrit sous les yeux attentifs de ses compagnes. L'éblouissement d'un prodige les saisit toutes trois : un billet de mille francs venait d'apparaître, sans être escorté d'une littérature galante, qui eût amoindri la valeur du cadeau : pas le plus petit bout de lettre. Miracle ! Mille balles pour rien, pas un seul de ces mots d'espoir qui déshabillent une femme ! Une stupeur envahit les trois femmes, et un point d'interrogation dansa devant leurs yeux.
— De qui peu bien provenir cette enveloppe ? demanda Ginette, qui ne croyait plus aux contes de fées.
— De « l'ambassadeur », répondit Margot.
Ginette s'appropriait à changer à la caisse le billet de mille francs. Margot l'arrêta :
— Tu oublies de le mordre, dit-elle. Si tu n'avales pas un petit coin, tu n'en auras pas d'autres semblables ! Pense, ma chère, mille balles !
— C'est vrai, Où avais-je la tête ?
Ses jolies incisives coupèrent un infime fragment du billet, qu'elle avala, avec une gorgée de café.
— Maintenant, tu es sûre de recevoir d'autres billets de mille francs, affirma Margot, qui s'empressa de commander des sandwiches.
(Suite page 11). POL PRILLE

à la MORT

l'histoire.
Cinq ans plus tôt, ses études terminées et en possession de la fortune de sa mère, morte jeune, William Patison menait, à New-York, l'existence des gens trop riches : boîtes de nuit, dancings, paradis artificiels. Des femmes, des jeunes filles de la société fréquentaient dans les cabarets luxueux, où l'on buvait devant le spectacle des danseuses nues. Sous les auspices de la chair d'amour, qu'offrait l'estrade, les flirts se nouaient dans la salle. La fraîcheur des guirlandes de roses était entretenue par la rosée du champagne. Mary Simpson, charmante, mignonne, ayant de l'ambition, sans posséder la fortune, voisinait à une table avec William, parmi les girls excitantes et les matrones excitées. D'une sensibilité cultivée, elle aspirait comme le jeune peintre à vivre en Europe. Il crut découvrir en elle la compagne prédestinée.
Un jour, à cinq heures du matin, après une nuit de danse, tous deux résolurent de se marier. Une course en auto, une bénédiction, deux signatures, leur vie était liée. Paquebot pour le Havre, nuit de noces au roulis et au tangage d'une chambre nuptiale flottante.
Mary était une délicate camarade de dancing, l'épouse n'avait aucune affinité physique avec son mari. La température conjugale tomba à zéro. Néanmoins, en parcourant l'Europe, ils eurent deux enfants, auxquels se consacra Mary, frigidifiée dans l'amour maternel. Elle se fixa à Naples, à cause de la santé fragile des petits. Sous prétexte de perfectionner sa technique de peintre, William s'installa à Paris. Mary, délaissée, suspecta la Babylone française de retenir son mari dans le filet de ses vices. Pour s'en convaincre, elle eut recours au moyen d'information des Américaines : le détective privé.
— Maintenant, elle sait tout, ajouta William, après son récit. Elle me menace de venir à Paris, si



Margot prit le billet, le porta à ses lèvres et en grignola un coin.

demeurer seule, Ginette les accompagna.
— Tu nous regarderas, déclara Margot. Je ne veux pas que tu salisses tes souvenirs. D'ailleurs tu ne réussiras pas. On voit tout de suite que tu as le cœur triste.
Les hommes, en effet, ne goûtent pas la mélancolie en passades. Margot, qui se vendait en rigolant, se vendait bien. Cependant, personne ne la prit à bail, et le sort lui parut si cruel qu'elle en arriva à envier le poste et la prébende de la dame des lavabos, « M^{me} Pipi », comme elle l'appelait.
Pourtant, dans ce café, il y avait des hommes qui devaient être « pleins aux as », ne fût-ce que ce nouveau venu aux cheveux grisonnants sur les tempes, qui,



... Ce nouveau venu aux cheveux grisonnants sur les tempes...



Louis Gaufridy.

GAUFRIDY CURÉ de MARSEILLE

Madeleine de La Palud... Dix-huit ans, une carnation éblouissante, de lourds cheveux sombres : il n'en fallait pas davantage pour que Louis Gaufridy s'intéressât vivement à elle.

Mais Madeleine appartenait à la religion réformée et les circonstances eussent difficilement permis au curé des Accoules de l'approcher si le hasard n'avait voulu que Madeleine fût atteinte d'une maladie de langueur que la Faculté ne parvenait point à guérir.

LE quartier Saint-Jean, à Marseille, n'a jamais passé pour sévère, et le clocher des Accoules qui le domine abrite à son ombre un lacet de ruelles dont une, au moins, possède une célébrité quasi mondiale, la rue Bouterie.

Si, de l'église des Accoules, il ne reste aujourd'hui qu'une tour, c'était au XVII^e siècle une puissante paroisse. L'histoire ne dit pas si les demoiselles de petite vertu venaient faire leurs dévotions ; on sait du moins qu'elle avait pour curé, un homme fort aimable. Jeune et bon vivant, Louis Gaufridy incarnait en lui toute la gaieté, tout l'esprit de la Provence. Certes il était croyant, mais il ne pensait pas que la religion, pour être sincère, dût forcément se montrer sévère. Pour tout dire, il n'était pas insensible aux charmes de ses plus aimables paroissiennes...

Le bon roi Henri IV qui régnait alors sur la terre de France pouvait afficher ses maîtresses sans scandaliser personne. De même si, dans quelques couvents, les mœurs étaient fort relâchées, si on soupçonnait un prêtre d'avoir des regards trop tendres pour une belle fille, cela ne tirait guère à conséquence ; en tout cas, la foi des fidèles ne s'en trouvait point atteinte ni l'autorité que conservait sur eux leur pasteur.

Il en était ainsi aux Accoules où les Marseillais, habitués à des mœurs assez libres, aimaient bien leur curé en dépit des bonnes fortunes qu'on lui prêtait.

C'est plutôt une mauvaise fortune qui le mit en présence un jour de la ravissante

De ces tête-à-tête, la jeune fille sortait toute reconfortée.



On lui enfonça dans la chair de longues aiguilles.

Tous les remèdes avaient été inutiles pour la tirer des crises de dépression, de désespoir, où elle tombait périodiquement. Il est une médication qui eût pu sans doute venir à bout de cet état morbide, mais, plutôt que de la marier au plus vite comme cela eût été nécessaire, messire Antoine de La Palud, son père, préféra faire appel à un prêtre catholique, pensant que son expérience de la confession le rendrait sans doute plus habile que les pasteurs protestants et que les médecins qui avaient renoncé à soigner sa fille.

Peut-être Gaufridy qui avait entendu vanter les charmes de Madeleine est-il l'auteur de cette suggestion, le certain, c'est qu'il réussit au delà de toute espérance. Sa réussite fut telle que la mère de la jeune malade, abdiquant son austérité huguenote, s'arrangea pour ménager au jeune prêtre et à sa fille des tête-à-tête dont celle-ci sortait toute reconfortée.

Le bon curé ne se contentait point d'aller rendre visite à Madeleine dans la métairie que ses parents possédaient à quelque distance de Marseille, il la faisait venir chez lui ; sa mère la lui amenait dans sa chambre et se retirait discrètement.

Les effets de cette médication furent si miraculeux que non seulement M^{lle} de La Palud se trouva guérie, mais encore qu'elle demanda à se faire catholique. Son sauveur pensa peut-être que cette conversion n'était pas des plus sincères et que sa jeune amie voyait surtout là un moyen de se rapprocher de lui. Il trouva donc une solution qui conciliait la prudence avec le respect de la religion et plaça Madeleine au couvent des Filles de Sainte-Ursule à Aix-en-

Provence. Ainsi on verrait bien si son désir de conversion résistait à la séparation.

Elle persista dans sa résolution, mais ce qui, malheureusement, fut moins solide, ce fut sa guérison : la présence de Gaufridy lui était devenue si nécessaire que, peu après son arrivée au couvent, les crises reprirent avec une ampleur et une violence qui d'abord effrayèrent ses compagnes, qui eurent ensuite un autre résultat. Celui-ci ne surprit aucun de ceux qui ont étudié des phénomènes physiologiques de ce genre : Madeleine suscita des imitatrices qui, elles aussi, s'agitaient en tous sens, se démenaient, se convulsaient pour retomber enfin inertes. Comme l'a fait remarquer le

entourage. Comme, au cours des terribles interrogatoires auxquels il la soumettait, le religieux ne parvenait pas à lui faire révéler le nom du diable qui la torturait ainsi, il se décida à porter l'affaire devant le Grand Inquisiteur de Provence, Sébastien Michaëlis, prieur du couvent de Saint-Maximin.

Celui-ci, qui venait de réussir un coup de maître en faisant brûler en Avignon dix-huit personnes, n'allait pas laisser passer cette nouvelle aubaine. Il fit donc conduire Madeleine de La Palud au monastère de Sainte-Baume, sanctuaire fameux dans tout le Midi de la France. Situé en un lieu retiré, il lui fournissait un cadre propice pour tenter les exorcismes par lesquels il prétendait chasser les démons du corps où ils avaient élu domicile.

Madeleine ne vint pas seule à la Sainte-Baume. Elle était accompagnée par une autre possédée, une pauvre Ursuline à qui on n'eût point conféré un tel honneur, s'il n'avait été nécessaire de donner une servante à la noble demoiselle.

Mais, une fois arrivée au couvent, Louise Capeau s'ingénia à capter l'attention des religieux qui, jusque-là, s'intéressaient surtout à sa maîtresse. Elle se répandit en divagations si violentes qu'il fallut bien l'entendre. Bien heureux qu'elle ignorât les relations qui avaient existé entre le curé des Accoules et M^{lle} de La Palud, car elle n'eût pas manqué de le dénoncer comme l'auteur du pacte qui liait au diable la jeune fille, et on soupçonne aisément les mille variations que sa débordante imagination n'eût pas manqué de broder autour de ce thème de choix. Elle divaguait aussi souvent que le désirait le père Doms, désigné par Sébastien Michaëlis pour procéder à l'exorcisme des jeunes filles.

Louise commença par déclarer que le démon qui l'habitait se nommait Vérine et, par sa bouche, celui-ci commença à faire sur les diables, les sorciers et leurs pratiques des révélations d'autant plus extravagantes qu'elles étaient inventées au fur et à mesure : inutile de dire que tout cela fut enregistré gravement et accepté sans la moindre hésitation.

Malgré ses efforts désespérés, Louise ne parvenait pourtant pas à détourner l'attention des religieux de sa noble compagne, et c'est vers elle surtout que se porta l'attention du père Billiet qui venait relayer le père Doms un peu fatigué par les invraisemblables exercices que lui imposaient ses deux intraitables pensionnaires.

Madeleine refusa d'ailleurs de prononcer

Huit capucins s'en allèrent le quérir dans son presbytère.



professeur Meige, si le terme d'hystérie fut inventé par Charcot, la chose existait bien avant lui ; seulement on l'appelait possession ; ce terme d'ailleurs convenait fort bien à ces sortes de manifestations, à cet exhibitionnisme que commande l'instinct sexuel.

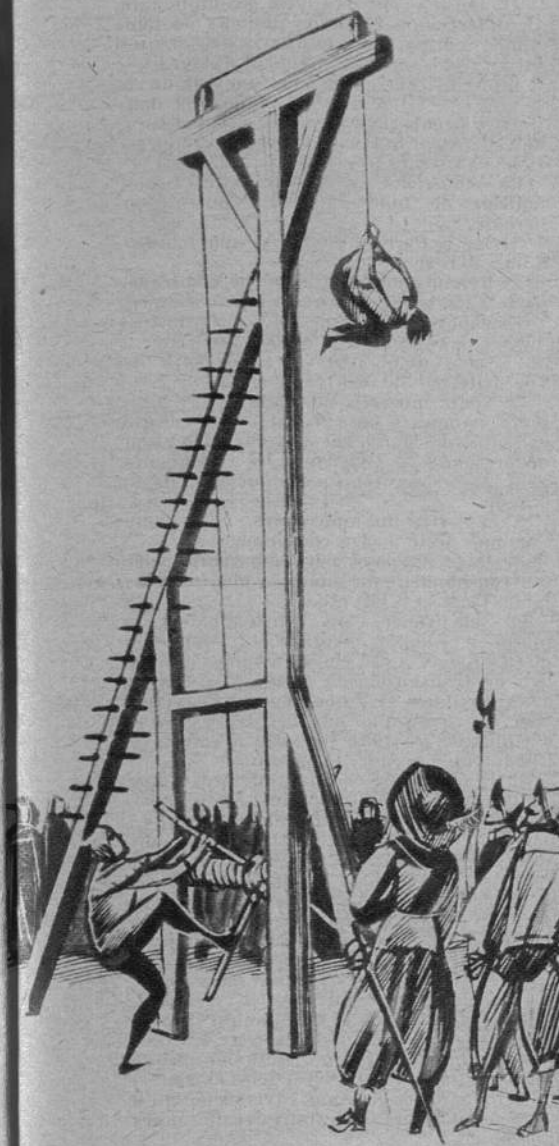
Mais, pour les hommes du XVII^e siècle encore tout nourris des histoires de sorcellerie du moyen âge, ces étranges débordements ne pouvaient être que l'œuvre des démons. L'exorcisme était donc l'unique remède qu'on songeait à appliquer à ces malades.

On sait qu'à la base de ces phénomènes se trouve la simulation inconsciente, le désir d'attirer l'attention, de se rendre intéressant en un mot. On pense combien ces tendances pouvaient être exaspérées par les séances d'exorcisme qui avaient bien souvent lieu devant un grand concours de peuple.

Le premier qui appliqua ces étranges remèdes aux Ursulines d'Aix fut le prieur du couvent, le père Romillon. Bien loin d'endiguer ce flot de délire, de cris, d'injures et de convulsions, il ne réussit qu'à l'exaspérer et de véritables sabbats se déroulèrent entre les murs du couvent aixois. Madeleine se signalait par une violence particulière et, quand le père la soumettait aux étranges pratiques qui avaient cours alors, elle ne manquait pas d'associer à son délire le nom de celui à qui elle pensait sans cesse.

Aux souvenirs que lui avaient laissés ses relations avec Gaufridy, cette malheureuse fille mêlait les vagues histoires de sorcellerie qu'elle pouvait connaître et les suggestions morbides que lui inspirait son





Le supplice de l'estrapade.

s'inclina, la mort dans l'âme, et le sorcier malgré lui put reprendre le cours d'une vie paisible, momentanément troublée par les imaginations d'une jeune personne qu'il avait peut-être trouvée jadis trop à son goût.

Il ne se doutait point alors que de cette comédie une terrible tragédie allait sortir. Le Grand Inquisiteur, furieux d'avoir eu le dessous, sentit qu'il y allait de son prestige et que, s'il ne prouvait pas la culpabilité de Gaudridy, sa position se trouverait singulièrement compromise.

Il monta donc de toutes pièces un complot dont nul ne soupçonna les fils. Sans doute ne lui fut-il pas difficile de démontrer que les moeurs du jeune prêtre n'étaient point très pures et il parvint à convaincre la justice civile que c'était bien un redoutable sorcier et qu'on l'avait indûment délivré.

■ ■ ■
 Quand on vint s'emparer pour la seconde fois de Gaudridy, il ne s'agissait donc plus d'un rapt clandestin ; on exécutait un acte d'arrestation rédigé en bonne et due forme. Rien ne pouvait surprendre davantage le pauvre diable — c'est le cas de le dire — qui croyait cette ridicule histoire entièrement terminée.

Madeleine avait été conduite à Aix. Elle était maintenant aux mains de la justice et elle allait subir l'examen de trois médecins qui, suivant la règle, devaient dire si son corps portait ou non des stigmates diaboliques et si elle était encore vierge.

Le Dr Jacques Fontaine et ses assistants dépouillèrent la jeune fille de ses vêtements ; toutes les parties de son corps furent soigneusement rasées ; on lui enfonça dans les chairs de longues aiguilles pour découvrir si le démon en la marquant n'avait pas laissé des places insensibles ; on rechercha sur ses membres des traces de stigmates ; enfin on examina si elle avait été déflorée.

Les conclusions des hommes de l'art furent positives : le diable l'avait marquée et plusieurs fois violée.

La pauvre fille maintenant était d'ailleurs tout à fait folle et ne cessait quand on la mettait en présence de Gaudridy de proférer contre lui les plus terribles menaces. Celui-ci dut subir un examen analogue à celui de Madeleine et, en dépit de ses protestations, les médecins n'hésitèrent pas à déclarer que lui aussi était marqué.

■ ■ ■
 Toute cette instruction menée publiquement était bien faite pour impressionner la foule et celle-ci ne manqua pas de jouer son rôle traditionnel, qui est de se mettre du côté du plus fort. Elle approuva le

On le brûla sans l'avoir, au préalable, étranglé.

zele du Grand Inquisiteur et voua aux flammes le prêtre que hier encore elle adorait.

Le Parlement se garda bien de faire front à l'opinion publique. Il retint comme témoins à charge tous ceux qui avaient eu à se plaindre de Gaudridy, toutes les femmes qu'il avait dédaignées, toutes les folles de sa paroisse, et ceux qui vinrent vanter ses qualités furent à peine entendus. Quant à ses paroissiennes qui s'étaient cotisées pour subvenir aux frais du procès, on déclara que c'étaient celles dont le magicien avait abusé.

Les tortures qu'on lui infligeait commençaient d'ailleurs à troubler sa raison. Il livra à son tour un étrange langage qui avait cours autour de lui. Il avait pourtant la tête bien équilibrée, ce solide Provençal ; mais qui résisterait à pareille aventure ?

Enfin, le 28 avril 1611, la sentence fut rendue par le Parlement d'Aix.

« Attendu, déclarait-elle, que ledit Gaudridy a été convaincu d'avoir, dans plusieurs parties de son corps, diverses marques ou, ayant été piqué, il n'en aurait ressenti aucune douleur et sans qu'il en sortit de sang ; qu'il aurait connu charnellement Madeleine et l'aurait engagée à renoncer à Dieu et à son église et qu'elle a reçu sur son

corps divers caractères diaboliques ; qu'il a été avec ladite Madeleine au Sabbat où il a fait une infinité d'actions scandaleuses, impies et abominables.

« Pour ces motifs : Louis Gaudridy est déclaré coupable des crimes de rapt, séduction, impiété, magie, sorcellerie et autres abominations, commis sur la personne de M^{lle} de La Palud et plusieurs autres. »

Le supplice de l'estrapade qu'ordonnait ce jugement est un des plus horribles de ceux qu'imaginèrent les bourreaux du moyen âge.

Après qu'il lui eut été infligé, il fut publiquement dégradé, enfin la tête et les pieds nus, la corde au cou, une torche à la main, le malheureux, qui tenait à peine sur ses jambes, dut parcourir toutes les rues d'Aix.

A chaque carrefour, on le tortura avec des tenailles ardentes. Puis, après l'avoir fait agenouiller devant l'église Saint-Sauveur, on le conduisit sur la place des Pêcheurs où le bûcher était dressé.

Raffinement de cruauté suprême, on le brûla sans l'avoir au préalable étranglé, comme il était d'usage.

Ainsi périt Louis Gaudridy, coupable d'avoir aimé Madeleine de La Palud.

Chambre de mort à Barcelone

(Suite de la page 7.)

Chabris ? Mégrant n'allait-il pas éventer le piège ?...

On frappa au guichet.

Familièrement, Unami posa la main sur l'épaule du journaliste.

Le verrou grinçait.

Llomiz s'inclina.

— Adios, company.

— Adieu.

Unami replaça entre ses dents un petit bout de bois arraché au bat-flanc. Il s'allongea confortablement, les mains nouées sous la tête. Demain, les balles des fusils cribleraient ce corps. Péral pensa aux fakirs qui s'étendent, sans marquer de douleur, sur des planches garnies de clous. Il eut l'impression qu'Unami se couchait dans son cercueil.

Le gardien les pressait de sortir. Péral respira l'air du couloir avec soulagement. Le calme inhumain d'Unami l'avait troublé. Comme il l'avouait à Llomiz, le journaliste ricana :

— Vous avez les nerfs sensibles, commissaire. Pour un peu, vous plaindriez ce coquin... Si les Espagnols sont passionnés, les Français, décidément, sont trop sentimentaux... Et, sur ce point, j'ai bien peur que Frederica Arenys ne ressemble beaucoup à vos compatriotes...

Le commissaire comprit l'allusion en pénétrant dans le parloir où l'on avait fait attendre Frederica et Namur. Au bruit de la porte, les jeunes gens se désenlacèrent. Llomiz leur décocha un sourire narquois. Puis il entreprit de relater l'entrevue avec Unami.

Il poursuivit son récit dans la rue. La pluie avait cessé. Péral pataugeait dans chaque flaque. Sa distraction ne l'abandonna pas de la journée.

On déjeuna près du port. Llomiz se sépara du groupe devant les locaux occupés par La Llula. Il promit d'être au départ du train de nuit.

Frederica et Simon découvrirent au commissaire les aspects les plus pittoresques de Barcelone. Ce fut comme s'ils projetaient un film devant un spectateur endormi. Péral s'était concentré, replié sur lui-même. Lorsqu'il quitta l'hôtel avec sa valise, le chasseur lui porta dans le hall deux objets qu'il oubliait. A la gare, pas de Llomiz.

Tant pis ! fit Péral avec un gros rire, il ne sait pas ce qu'il perd. On applaudit toujours ma scène des adieux...

Il remercia avec chaleur Frederica et Simon de leurs attentions. Et Llomiz survint sur ces entrefaites. Péral lui tendit, du compartiment, une main cordiale.

La locomotive s'ébranlait. Sous les wagons, dans le sifflement de la vapeur, les roues se libéraient du frein.

Péral fit à Simon signe d'approcher. C'est égal, s'il y a quelque part en France un Chabris, j'ai ma petite idée.

Il agita la main.

Quand la séparation se fut faite entre le dernier wagon et le quai, le commissaire s'installa commodément, retira de son portefeuille l'enveloppe avec l'adresse : André Chabris, 12, rue de la Cathédrale, à Toulouse...

Toulouse, la ville où le docteur Mégrant avait de l'argent en banque alors que tout le monde le croyait pauvre...

(A suivre.) L. P. et P. K.

Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0.65

De l'Amour à la Mort

(Suite de la page 9.)

« L'ambassadeur » ne revenait toujours pas, mais on se passait de sa présence, puisqu'il se rappelait à la mémoire de si agréable manière.

Pour si étrange que cela puisse sembler, la prophétie de Margot se réalisa, sa foi dans une superstition qu'elle partageait avec ses compagnes attira de nouveaux billets de mille francs à l'adresse de Ginette.

Chaque fois, Margot disait à son amie : — Grignote, ma cocotte, ça en fait venir d'autres !

Et Ginette avalait un petit coin du providentiel papier : les billets se présentaient à une cadence plus rapide. C'était le Pactole ! Mais, bientôt, Ginette éprouva des malaises bizarres. Un matin, on la trouva morte dans son lit. La veille encore elle avait reçu un billet de mille francs. Le médecin exigea une autopsie : Ginette était morte empoisonnée, comme le confirma l'analyse du dernier billet qui lui était parvenu. La police procéda à des recherches qui ne donnèrent aucun résultat.

L'ambassadeur, soupçonné d'être l'auteur du crime, resta introuvable. Cependant la police fit preuve de ténacité. De recoupement en recoupement, elle arriva à Mary Simpson, veuve William Patison, qui résidait à New-York, depuis la mort de son mari. Elle fut arrêtée. Elle nia d'abord, puis finit par avouer son double crime : elle avait tué son mari par crainte de le voir apporter sa fortune à une autre femme. Elle s'était vengée de Ginette, parce que celle-ci l'avait gravement offensée. Elle fut condamnée à la prison perpétuelle.

Quant à son complice, tueur professionnel de New-York, il échappa aux recherches, grâce à la puissance de la bande dont il faisait partie.

POL PRILLÉ.

Qui a tué Leslie DELMOND?

Tel est le titre du prochain roman que va publier **Police-Magazine**.

Cette œuvre a été écrite par un maître du roman policier anglais :

Elaine HAMILTON

et traduite par **Jeanne FOURNIER-PARGOIRE**

Qui a tué Leslie DELMOND?

roman à la fois mystérieux et d'une extraordinaire intensité dramatique, passionnera nos lecteurs.



Le roman de la Drogue

L'AFFAIRE Lyon est à la veille de reprendre la vedette dans l'actualité.

Il est bon de rappeler rapidement à quel point elle en est.

Inculpés :
Louis-Théodore Lyon, restaurateur, châtelain et chef de bande.

André Guédon, chimiste averti, spécialiste des laboratoires clandestins. Le dernier qui ait accaparé son activité est celui de Livry-Gargan.

Gléobule, dit Clovis Mafliades, ancien « porteur » de Lyon.

Pessy, associé de Guédon dans le laboratoire de Livry-Gargan. Arrêté à Cannes.

De Toledo, trafiquant connu, en rapports perpétuels avec Guédon, Lyon et Fondosco. Arrêté dans son château de Dordogne alors qu'il s'apprêtait à fuir la France.

Arrêtés, hors notre pays :
Blauug, « courrier » de Lyon, arrêté à Vienne.

Wagner, « courrier » de Lyon, arrêté à Vienne.

Voyatzis, membre influent de la bande dont les terrains d'exploit étaient l'Extrême-Orient. Arrêté à Alexandrie.

Bacula, grand ami de Lyon, ancien diplomate péruvien, qui usait des privilèges de la valise diplomatique pour transporter de la drogue. Arrêté à Zurich.

Fondosco, complice de qualité de Lyon, s'occupait principalement de la liaison avec l'Amérique. Arrêté à La Havane, actuellement en détention à Sing-Sing.

Murray Chartz, autre homme de liaison entre la France et les États-Unis. Également pensionnaire de Sing-Sing.

Et ce n'est qu'un début.

On ne l'ignore point, ces arrestations en nombre, opérées un peu partout sur le globe, correspondent à une vaste attaque des polices mondiales menées contre les « barons » de la drogue.

Cela est fort bien et personne ne songerait à se récrier.

On sait qu'il existe des trafiquants. On sait qu'ils disposent de millions. On sait qu'ils transportent des tonnes de stupéfiants. On sait qu'ils sont puissants... et qu'ils ont de puissants amis. On sait toutes ces choses sans trop bien les réaliser et, lorsqu'on veut fixer son esprit, on en revient à évoquer les pâles figures de quelques petits revendeurs montmartrois connus, ou à se souvenir des descriptions de quelques fumeries pour roman.

Ce n'est pas cela du tout.

La drogue est un commerce, une industrie. Commerce ou industrie qui porte sur des transactions s'élevant à plusieurs milliards par an.

Avant d'aller plus loin, voulez-vous connaître le roman de la drogue, être initiés au « cycle » de son commerce ?

■ ■ ■

Il existe deux sortes de stupéfiants : d'une part, la « cocaïne », tirée d'un arbre appelé « coca » ; d'autre part, l'opium et ses dérivés, la morphine et l'héroïne, extrait du pavot.

Jusqu'à la guerre, l'opium et l'héroïne ne commirent que des ravages restreints en Europe et en Amérique.

Quelques colons à la retraite, quelques « innocents » fournissaient le fond de la clientèle. La chose était sans gravité.

L'opium servait surtout d'arme de guerre en Extrême-Orient. Il servait à conquérir des peuples par son parfum. Les Anglais le savent bien qui, des Indes où ils ont toujours su en user pour « endormir » les révoltes en puissance, l'ont importé en Chine... Résultats : ils y gagnèrent Hong-Kong... Shanghai, etc...

Bref, passons à l'après-guerre, période trouble, où les masses sont avides de jouissances, de joies frelatées, d'oubli...

Les stupéfiants font la conquête des Blancs.

C'est d'abord le règne de la cocaïne.

Le coca pousse au Pérou et dans les républiques de l'Amérique centrale.

On cultive alors le coca à outrance et l'Allemagne se révèle être le pays par excellence où la feuille de coca est traitée et transformée en cocaïne.

La « coca », la « neige », qui inonde le monde de 1918 à 1924, vient d'Allemagne.

A ce moment, première intervention des U. S. A. Ils s'émeuvent de cette invasion et, comme on sait leur puissance de contrôle sur les petits États du centre Amérique, ils ont tôt fait de mettre un terme à la culture exagérée du coca.

Lors, c'en est fait, en quelques mois, de la cocaïne. Elle disparaît presque complètement des bars à la mode, des restaurants de nuit, des tables de nuit des jolies femmes.

Mais, désormais, le monde, les Français les Anglais, les Américains, les Allemands, tout le monde civilisé est intoxiqué.

Il n'y a plus de coca ? Qu'à cela ne tienne, un autre stupéfiant la remplacera.

Au reste, tous les revendeurs, qui faisaient déjà pas mal de bénéfices, sont bien décidés à découvrir un palliatif.

L'opium est là. L'opium va triompher. Évidemment, il n'est pas question de l'utiliser tel que. Les fumeries sont rares. Ceux qui peuvent consacrer de longues heures à la réverie sont rares aussi.

Il faut un produit très maniable, peu encombrant... Il faut que l'intoxiqué puisse surtout continuer à s'intoxiquer à toute heure du jour, sans préparatif spécial, sans appareil spécial : la pipe, etc., sans cadre spécial... Il faut qu'il continue à « priser » n'importe où comme par le passé.

L'héroïne, « dérivé » de l'opium, offre toutes ces qualités.

L'héroïne part ainsi à la conquête du monde.

Jusqu'en 1928, tout va à peu près bien. Le trafic, qui gagne chaque année en

Il y avait davantage de risques ? Soit ! La clientèle paiera plus cher. Ne pas oublier que l'intoxiqué est le meilleur qui soit : discret et payant rubis sur l'ongle. Il est l'esclave de son vice.

Et, de la sorte, les U. S. A. notamment se virent envahis chaque année davantage par une pluie d'héroïne... à tel point qu'une seconde fois les U. S. A. se fâchèrent.

Nous assistons aujourd'hui à cette seconde offensive.

Ils eurent gain de cause pour la première contre la « coca », on ne peut que leur souhaiter de renouveler ce succès pour l'héroïne.

Mais que vient faire la France dans cette galère ?

Vous allez le savoir.

Les pays producteurs, les pays qui cultivent le pavot sont les Indes, l'Indochine française, la Turquie, la Bulgarie et la Yougoslavie.

Le pavot y est traité sur place et transformé en opium ou « noir ».

A ce moment précis, le voyage de l'opium commence. Il sera transporté peu à peu

Quand le « courrier » n'est pas diplomate, il confectionne de petits paquets de morphine, s'arme d'un tournevis et, lorsqu'il est seul dans son compartiment wagon-lit — il n'y a qu'une place dans une cabine de 1^{re} classe — il dévisse un panneau et dans le trou béant glisse ses petits paquets.

A l'arrivée à Paris, il pratique l'opération inverse...

Ce « courrier » est un homme du grand bailleur de fonds du laboratoire pour héroïne.

Arrivé à Paris, il confie sa marchandise à un « livreur ».

Le livreur pour 100 francs par kilo transporte à son tour la morphine au laboratoire.

Un laboratoire clandestin pour transformation de morphine en héroïne, genre celui de Livry-Gargan, représente au point de vue matériel 200 000 francs environ.

Ce sont appareils courants : réfrigérateurs, pompes à faire le vide, etc., ce qui explique que leur achat n'éveille l'attention de personne et qu'ensuite les trafiquants peuvent assurer fabriquer tout sauf de la drogue.

A la sortie du laboratoire, voici donc l'héroïne prête à être consommée.

Or les deux pays consommateurs, ceux qui consomment du moins le plus sont les États-Unis et l'Égypte.

Et, si la France, dans l'échelonnement ou plutôt le compartimentage du commerce de la drogue, a été choisie comme dernier lieu de transformation avant la livraison aux intoxiqués, c'est que, de la France, pour aller en Amérique ou Égypte, l'héroïne n'a plus de frontière terrestre à traverser. Elle n'a qu'à prendre le bateau !

La France a été choisie également parce qu'au cas de besoin d'opium brut il arrive à volonté par la ligne Indochine-Marseille, parce qu'enfin la vente de l'opium étant autorisée et libre en Indochine, où cette vente est le principal rapport du budget, la France métropolitaine ne peut se montrer trop sévère sur son propre sol envers les trafiquants... Deux ans de prison maximum à ceux pris en flagrant délit...

Récapitulons. Pour avoir son laboratoire, son ingénieur, ses « courriers » et « livreurs » pour le transport de la morphine d'Europe orientale en France, pour acheter les premiers 50 kilos de morphine, il faut une mise de fonds minimum de 600 000 à 700 000 francs !

On imagine les capitaux investis lorsqu'il s'agit de plusieurs laboratoires et de tonnes d'héroïne !...

Et c'est pour cela que les bandes sont rares, mais puissantes. Il faut à leur tête des individus riches et à qui la richesse n'a pas enlevé le goût de l'aventure et du risque.

Les personnages réunissant ces qualités sont moins nombreux qu'on le pense. En France, la police n'a pas eu de mal à les dépister : Lyon, les Héliooulos et deux ou trois autres au plus.

Le malheur veut que des gens de la trempe de Lyon ne soient que des bailleurs de fonds. Jamais ils n'ont un gramme de drogue dans les mains...

Comment les prendre en flagrant délit ? Leurs comptes en banque révèlent bien des mouvements d'argent importants et insolites, mais croyez qu'ils ont des explications toutes prêtes...

Continuons. Ce n'est pas un Lyon, par le jeu de ses hommes, qui transporte de l'héroïne aux U. S. A. Les gangsters d'Amérique ont dit :

— Ne venez pas mettre votre nez dans nos affaires. A nous, la vente directe à nos compatriotes. Nos hommes viendront en France chercher et acheter la marchandise sur place.

Et les « gangs », en Amérique, de se débrouiller ou de se faire la guerre comme le gang bleu et le gang vert.

Les Fondosco, Godlich, Murray Chartz, qui dorment maintenant à Sing-Sing, étaient de puissants représentants des gangs qui en France faisaient la liaison avec les Lyon et consorts.

Si, en 1935, Lyon alla en Amérique, c'était un petit voyage d'affaires pour mettre au point un nouveau petit traité. Si, quelques mois plus tard, Jack Diamond passa deux mois en France, c'était pour la même raison.

Pour le trafic avec l'Égypte, le procédé est identique.

En résumé : pays producteurs de pavot et opium : Indes anglaises, Indochine française, Turquie et un peu Europe Orientale.

Pays fabricants de morphine ou base, avec leurs « barons » de la morphine : Bulgarie, Yougoslavie, Grèce, Roumanie, Turquie.

Pays fabricant d'héroïne avec ses « barons » de l'héroïne : France.

Pays consommateurs : États-Unis, Égypte.

Le point crucial de l'affaire est en France, d'où l'intérêt international du dépistage de la bande Lyon.

Ils sont une dizaine d'écroués, il y en aura d'autres. Et, désormais, après cet aperçu, il sera plus aisé de suivre les incidents de l'enquête policière et les rebondissement de l'instruction, tout comme il sera plus facile d'imaginer les rôles jouer par les témoins que l'on ne va pas tarder à entendre... tel ce légendaire personnage marseillais dont le nom est si souvent prononcé... pour ne point le citer, le fameux Carbone.

PHILIPPE ARTOIS.

EST-CE L'ASSASSIN D'IGNACE REISS ?



Un mandat d'arrêt a été lancé contre Charles Martignat, manœuvre à Clichy et qui a disparu. On le soupçonne d'avoir tué l'ancien agent de la Guépéou, Ignace Reiss. (Rap.)

GIGI-LA-CASSEUSE se constitue prisonnière



Gilberte Gerard, dite Gigi-la-Casseuse, qui appartient à la bande ayant assassiné Pierrot-le-Bancal, s'est constituée prisonnière et a été écrouée à la Petite-Roquette. (Rap.)

importance, se développe sans trop d'encombre.

Les pays n'étaient pas prêts à cette lutte. Ils ne l'avaient pas prévue. Leurs lois réprimaient mal ce commerce.

Il était certes à peu près défendu partout de vendre de l'héroïne, mais il était presque partout permis d'en fabriquer !...

La France, par exemple, vivait sous un double régime qui permettait tous les abus. Les départements recouverts tombaient sous le coup du régime qu'ils avaient eu sous l'empire allemande. La fabrication de l'héroïne y était totalement libre...

A quoi pouvait donc servir l'espèce de contrôle que l'État exerçait sur les autres départements ?

Un instant même, profitant de cette « liberté » extraordinaire, les services secrets de France, d'Italie, d'Angleterre et des États-Unis se livrèrent une guerre acharnée sous le couvert de la drogue et en usant de la drogue...

Et, dans tous les pays, il en était ainsi. Devant la menace du fléau, des gouvernements décidèrent d'agir.

Tous les États furent représentés au bureau de répression des narcotiques, à Genève, sous l'égide de la S. D. N.

Des conférences furent tenues. On chercha à uniformiser dans tous les pays les lois de répression et les peines s'y adaptant.

Il faut convenir qu'on n'y est pas encore parvenu.

Quoi qu'il en soit, de 1928 à 1930, la plupart des pays votèrent des décrets réglementant la fabrication des drogues. Décrets plus ou moins sévères... mais décrets tout de même.

A la vente interdite vint s'adjoindre la fabrication interdite ou surveillée.

Dès lors, naquit une ère nouvelle, celle des laboratoires clandestins.

Jusqu'à là, les associations qui avaient tristé le marché des stupéfiants et qui, pour avoir vécu sans difficulté, n'avaient point songé à s'entre-déchirer, commencèrent à entreprendre des luttes sourdes, sans merci, à coups de revolver et de dénonciations.

Or, et je l'expliquerai tout à l'heure, il faut, c'est indispensable, n'avoir « pas de parti » en France pour tenir une place, même minime, dans le commerce mondial de la drogue.

Malgré les décrets, malgré les décisions de Genève depuis 1930, cependant, le commerce ne faisait que prospérer.

vers les pays consommateurs en subissant tour à tour toutes les transformations désirables.

Il voyage sans trop de heurts des Indes et de Turquie en Europe orientale.

Les lois qui sévissent en Europe orientale sont assez élastiques et on en profite.

En Bulgarie, en Yougoslavie, les laboratoires destinés à transformer l'opium en morphine ou « base » sont tolérés.

C'est ainsi que les frères Anavis, anciens patrons du laboratoire du faubourg Saint-Honoré, avec Louis Lyon, laboratoire qui explosa en 1935, sont considérés en France comme des trafiquants notoires, avec tout ce que ce terme comporte de péjoratif, tandis qu'à Sophia, où ils possèdent une usine pour morphine, ils sont considérés comme de très honnêtes et importants commerçants.

Voilà tout le paradoxe de l'affaire et qui rend la tâche de la police si difficile, c'est que, d'une frontière à l'autre, le même individu est jugé gangster ou considéré comme étant absolument en règle.

Il convient de savoir aussi que 100 kilos d'opium fournissent environ 16 kilos de morphine.

Voici donc la valeur de 100 kilos de stupéfiant réduits à 16 kilos, c'est plus transportable.

On va en profiter aussitôt pour faire voyager dans les zones dangereuses ce produit si peu encombrant. En effet, l'héroïne est plus volumineuse et 16 kilos de morphine ou base donneront de plus 20 kilos d'héroïne.

Le travail des « barons » de la « base » est donc achevé et des « courriers », selon le terme du métier, des « barons » de l'héroïne viennent sur place acheter la morphine à raison de 3 000 francs le kilo environ.

Ils en transportent en moyenne 50 kilos. Ils transportent, en général, cette petite fortune à leurs risques et périls. A destination, ils toucheront 3 500 francs par kilo. Soit un bénéfice, pour 50 kilos, de 25 000 francs.

L'Orient-Express a pour eux toutes les commodités. C'est un rapide de luxe où la douane ne cherche qu'à déranger le moins possible la riche clientèle des « sleepings ».

Autre avantage, il passe à Istanbul, Sofia et Belgrade, avant que d'arriver à Paris. C'est un train dragueur... et, d'un trait, voici la morphine à Paris.

Comment voyage-t-elle ?

On sait qu'un Bacula, diplomate, la cachait dans ses valises.

Agents secrets

Souvenirs inédits 2^{ème} du BUREAU

VII (1)

Le vol du code allemand.

CONTRE l'étrave de tôle du *Vasco de Gama* les flots paisibles de la Méditerranée font entendre un friselis soyeux. Ce cargo portugais qui deux jours plus tôt faisait escale à Marseille vient de dépasser la Sardaigne et vogue maintenant tout droit vers Salonique. Assis dans ma petite cabine — la seule du bâtiment dont je suis l'unique passager — je mange sans grand appétit la fade ratatouille de poisson que vient de m'apporter le cuisinier du bord. Tout en mastiquant avec lenteur, je retourne obstinément la même pensée : — Que vais-je faire là-bas ? Quelle mission m'y attend ? Il faut que la tâche que j'aurai à remplir soit bien extraordinaire pour qu'on ne me l'ait pas révélée au départ.

Car ceux qui ont, sans m'en avertir, décidé de mon destin m'envoient cette fois à l'aveugle. Six jours plus tôt, comme je rentrais à Paris d'une permission de détente, mon chef m'a fait venir à son bureau et m'a tenu simplement ce petit discours : — Vous allez partir pour Salonique. Comme il importe que vous échappiez à toutes les curiosités, vous ne voyagerez pas sur les transports ordinaires ; à Toulon un petit navire marchand vous attendra. Arrivé là-bas, vous descendrez à l'hôtel Princesse-Marie où vous attendrez la visite de M. Constantinides. C'est lui qui vous dira ce que vous aurez à faire.

C'est tout. En pareil cas il n'y a pas à demander d'explication : — Une recommandation, me dit mon chef : le moins de bagages possible, car le *Vasco-de-Gama* n'est pas un paquebot de luxe et il faudra, au débarquement, attirer très peu l'attention sur vous. Ce dont vous aurez besoin, vous l'achèterez là-bas ; M. Constantinides vous donnera l'argent nécessaire.

Et le mystère commença. J'arrivai à Toulon dans l'après-midi ; l'embarquement n'étant que pour cinq heures du soir, j'attendis dans l'arrière-boutique d'un café. A l'heure dite, me voici sur les quais. A quelques encablures j'aperçois la silhouette noire et trapue du cargo. Au pied d'un escalier d'embarquement, un youyou semble attendre. Je m'approche et demande aux deux marins qui s'y trouvent : — Ne cherchez-vous pas M. Lagarde ? (c'est le nom sous lequel je dois voyager).

— Si.

— C'est moi.

— Alors embarquez.

Un instant après, les rames fendent l'eau huileuse du bassin et bientôt nous abordons le *Vasco-de-Gama*.

On a eu raison de me le dire : ce n'est certes pas un bateau de plaisance. A bord, tout est pauvre, tout est sale, partout le désordre règne. Il y a longtemps que les cuivres n'ont connu l'astiquage et le pont ne reçoit pas chaque jour son compte de seaux d'eau. Quant aux hommes de l'équipage, ils ont des têtes qui ne me reviennent guère : tous ont plus ou moins des trognes hostiles de bagnards en rupture de ban. Quel singulier commerce peut faire ce bateau de mystère ?

Pourtant l'accueil du capitaine est fort aimable. Le maître du bord est un grand gaillard maigre, hâlé et comme tanné par la mer ; son visage est complètement rasé ; deux yeux sombres brillent au-dessus de ses pommettes osseuses : — Je vais vous conduire à la cabine, me dit-il avec un fort accent.

Le mot cabine est bien prétentieux pour la minuscule « carrée » dans laquelle il me fait entrer. Cette pièce est aussi sale que le reste du navire et le pauvre petit hublot qui se découpe dans un de ses flancs arrive avec bien de la peine à dissiper l'obscurité et à renouveler l'air lourd qu'empuantissent tous les relents du bord.

(1) Voir *Police-Magazine*, n° 391 à 396.

— Nous ne voyagerons que la nuit, poursuit le capitaine, afin d'éviter les sous-marins de von Tirpitz. Le jour, nous louvoierons le long des côtes afin de pouvoir nous mettre à l'abri dans un port en cas d'alerte.

J'ose tout de même une question :

— Que transportons-nous ?

Le capitaine éclate de rire et répond, en haussant les épaules :

— Comme si vous ne le saviez pas !

Je suis fixé : obus et grenades composent sûrement la cargaison. Comme le char de l'Etat dont parle M. Prudhomme, nous naviguons sur un volcan.

Une heure après, je suis, moi aussi, grâce à un tricot foncé et à un pantalon de toile que m'a prêtés le capitaine, déguisé en forban. Je m'aperçois bientôt que la vie à

vous dites, vous, les Français ! Vous allez trouver dans cette grande cité plus d'agents doubles que de jolies moukères.

En effet, il était forcé que Salonique, devenue une base alliée où affluaient les troupes anglaises et françaises, se transformât en un nid d'espions. De tous les coins des Empires Centraux, ce fut la ruée. Dans cette ville grecque, où opéraient toujours les autorités grecques, Turcs et Bulgares continuaient à résider presque librement bien que le camp retranché fût placé sous le commandement du général Sarrail. Toutes les races, toutes les conditions, toutes les intrigues se mêlaient dans un louche grouillement. Que de complots, que d'ignobles marchés se sont tramés dans les cafés bondés d'une foule hétéroclite, devant les mokas à la menthe ! L'un d'eux — je devais l'apprendre plus tard — était particulièrement célèbre ; il était tenu par une femme qui, avant les hostilités, avait été mêlée à une sombre affaire de police, et, dans des coins discrètement installés, on y pouvait monnayer toutes sortes de renseignements. De temps à autre, de vastes rafles semaient la panique parmi toute cette pègre internationale, puis, l'alerte passée, chacun reprenait ses petites affaires et le trafic n'en allait que de plus belle.

Méfiance : telle devait donc être ma première consigne. Aussi décidai-je de passer le plus possible inaperçu au débarquement. Plusieurs contrôles étaient effectués, on vérifiait notamment l'identité de l'équipage. J'appréciai alors la sagesse de l'ordre qui m'avait été donné de n'emporter qu'un sac de voyage ; en effet, comme un canot monté par un indigène longeait le bordage de notre cargo, je fis signe au pêcheur, montraï de l'argent et fis comprendre que je voulais débarquer. Comme j'étais toujours vêtu en matelot, rien n'était plus facile ; mes habits et mon sac jetés au

Mais il ne sembla pas y prendre garde et, après être entré, il referma soigneusement la porte. Me demandant ce qu'il me voulait, j'étais tout prêt à me défendre quand, arrivé près de moi, il murmura :

— C'est moi Jean Constantinides.

Ma surprise s'éffaca aussitôt. A haute voix, je lui commandai de me faire monter une boisson glacée cependant qu'il me soufflait :

— Soyez prêt à partir dans une demi-heure, je vous attendrai à côté de la porte de l'hôtel. Marchez tout droit et, au bout de cent mètres, nous pourrions causer tranquillement.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Tout de même, par précaution, je m'assure que mon revolver se trouve bien dans ma poche. Enfin je vais savoir ce qu'on me veut !... Près de la porte je croise le pseudo-Constantinides, qui a quitté sa livrée pour un costume gris qui lui donne une allure vaguement militaire. J'ai à peine fait une centaine de pas qu'une main se pose sur mon bras :

— Tout d'abord je me présente, me dit en souriant le « garçon ». Capitaine Caron, du Deuxième Bureau. J'ai une petite maison à cinq cents mètres d'ici, nous y pourrions parler à l'aise... et déjeuner, car vous devez avoir faim.

— Je vous avoue que la cuisine portugaise à laquelle j'ai été condamné pendant une semaine, me fait désirer un repas à la mode de chez nous. Mais nous ne sommes pas ici pour parler cuisine. Je suis terriblement impatient de savoir...

— Nous voici arrivés. Je vais vous mettre au courant.

Nous entrons dans un jardin très touffu, rempli d'arbustes dont les branches dissimulent presque une petite maison d'un étage. Dans le vestibule nous salue un valet de chambre qui, lui aussi, a dû faire un long séjour au régiment... Nous montons au premier. Café, cigarettes, fauteuil.

— Alors ?

— Voilà... D'abord rappelez-vous bien que je suis ici pour vous rendre tous les services dont vous aurez besoin. Aux heures de mon service comme garçon d'hôtel, je suis au Princesse-Marie ; aux autres moments de la journée, vous n'aurez qu'à venir ici ; Georges, le collaborateur qui me sert de valet de chambre, sait toujours où me trouver. Si vous avez besoin d'entrer sans être vu, il y a derrière la maison, dans une ruelle, une petite porte que je vous montrerai... Ceci dit, passons à votre mission. Vous êtes ici pour tenter d'accomplir une tâche particulièrement difficile : copier le code secret allemand, qui se trouve chez le consul de Turquie. Je vous expliquerai, pendant le déjeuner, comment vous pouvez procéder.

Je m'installe avec plaisir devant une table où n'apparaissent pas les poissons, les oignons et les poivrons qui formaient l'ordinaire du *Vasco-de-Gama* et, en même temps que les hors-d'œuvre, le capitaine Caron attaque le plan qu'il a ébauché pour moi :

— Le premier but à atteindre, c'est que vous entriez dans la maison du consul turc. Vous allez donc lui être présenté dans deux jours, au cours d'une soirée, sous votre



— Vous allez trouver dans Salonique plus d'agents doubles que de jolies moukères.

fond de la barque, l'homme me conduisit sans encombre au milieu des rochers situés à l'une des extrémités de la ville. Dans cette bonne cachette, je n'eus plus qu'à passer en un tournemain mon complet, puis je m'acheminai vers l'hôtel Princesse-Marie dont je m'étais fait indiquer le chemin.

A l'hôtel, accueil banal. On me fit remplir ma fiche de police et présenter mon passeport, puis je fus conduit dans une minuscule chambre donnant par une fenêtre étroite sur une cour très sombre. Je me livrais à un examen minutieux du local, sondant les murs, visitant les meubles, quand on frappa à la porte :

— Entrez ! dis-je en feignant de m'absorber dans la lecture d'un quelconque papier.

Le garçon d'hôtel parut. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, bien découpé. Il était vêtu d'un uniforme vert-bouteille portant les initiales de l'établissement :

— Je n'ai appelé personne, dis-je d'un ton mécontent.



Le garçon d'hôtel était un homme grand, bien découpé, vêtu d'un uniforme vert-bouteille.



Il ressemblait étonnamment à un crapaud.

faux nom de Lagarde, industriel français venu ici pour soumettre au commandement des projets de marchés. Vous serez introduit dans la société de Salonique par l'infirmerie en chef de l'hôpital militaire, également attachée à nos services.

— Quelle est cette femme ?
— C'est une jeune fille, Claire H..., la fille d'un général tué sur le front français. Elle est arrivée ici il y a un mois et n'a aucune habitude de notre travail, mais, dans la circonstance, son rôle n'est pas compliqué et, seule, elle peut nous servir d'introduitrice, étant liée avec la femme du consul.

— Et comment savez-vous que le Turc possède le chiffre allemand ?
— Nous le soupçonnons depuis deux mois. On nous a avertis qu'il expédiait à Berlin des télégrammes chiffrés et tout semble indiquer qu'il n'use pas du code turc. Evidemment nous pourrions faire cambrioler la maison, mais, quand nous aurons volé le code, le premier soin des ennemis sera de le changer ; alors à quoi bon ?

Ce qu'il faudrait, c'est fréquenter la famille du consul assez intimement pour réussir d'abord à repérer la cachette du code, puis à en copier la clef.

— Il n'y a aucun moyen d'agir sur lui ou sur ceux qui l'entourent ?

— Aucun. Nous avons essayé de mettre une femme sur sa route : cet appât l'a laissé indifférent. Il a deux domestiques, un homme et une femme : l'un et l'autre sont incorruptibles. Non, je vous le répète, il n'y a qu'un seul moyen : se lier avec ces damnés Turcs ! C'est ce que j'ai expliqué à Paris et l'on vous a envoyé. Vous êtes musicien ?

— Oui, pianiste.
— Alors je comprends. J'avais dit au ministère que la meilleure façon d'entrer en rapport, c'était la musique ; la fille du consul a fait des études très poussées au Conservatoire de Genève...

— Moi aussi !
— A merveille. Voilà une entrée en matière toute trouvée. Dès que vous aurez été présenté, mettez tout en œuvre pour montrer vos talents à la jeune fille. Après, ayons confiance dans la déesse de la musique !

Rentré à l'hôtel, je dors paisiblement dans mon pigeonnier, et le soleil est déjà haut, le lendemain, quand je m'éveille, heureux d'avoir dormi dans un vrai lit. Ma matinée se passe en achats ; quand je rentre à l'hôtel, je possède tout ce qu'il faut pour me transformer en dandy. Après le déjeuner, le capitaine Caron, en circulant entre les tables, me fait comprendre qu'il a à me parler. Je le rejoins dehors :

— J'espérais, me dit-il d'un air ennuyé, que votre arrivée passerait totalement inaperçue. Malheureusement, un homme vous a remarqué, un certain Conti qui travaille ostensiblement pour nous, mais que je soupçonne d'être un agent double. C'est un fureteur qui flaire les « combines » ; j'ai été obligé de lui laisser entendre qu'en effet vous veniez de Paris pour nous rendre service. Enfin, nous tâcherons de ne pas le laisser nous faire obstacle !

Le prétendu Constantinidès m'apprend alors que la réception à laquelle je dois assister aura lieu le lendemain chez le gouverneur :

— Cette petite fête est donnée en l'honneur de deux infirmières qui viennent d'être décorées ; c'est vous dire que Claire H... y assistera. Tâchez de gagner la première manche : maintenant que Conti est alerté, il faut aller vite.

LA CACHETTE DU CONSUL

Quelques instants seulement avant la réception on me présente à ma partenaire. Claire H... porte le nom qui lui va le mieux : blonde aux yeux bleus, elle a la limpidité d'une source. Ce n'est pas le genre qui convient pour le « travail » que nous avons à accomplir, mais, comme c'est moi surtout qui aurai à agir, espérons que tout ira bien. Pas besoin de phrases pour s'entendre : à la façon dont nos regards se croisent, dont nos mains s'étreignent, nous nous sentons unis pour affronter tous les dangers semés sous nos pas et pour lutter, sinon sans émotion, du moins sans crainte, afin d'arracher à l'ennemi le secret qui nous permettra peut-être de sauver des milliers de vies françaises.

Pour ce premier soir, tout se borne à la présentation des personnages ; je fais successivement connaissance avec le consul Frangopoulos, un petit homme d'une cinquantaine d'années, bedonnant, cauteleux et d'abord réservé ; avec son épouse Zelta Stavridis, une grande et magnifique femme de quarante ans, d'allure très distinguée et à l'air autoritaire, et de sa fille Jeanne : dix-neuf ans, pas jolie, mais au visage où l'intelligence étincelle. Avec une distinction charmante, Claire me présente :

— Un bon ami de ma famille, M. Lagarde, réformé pour blessures de guerre, qui vient ici pour des marchés administratifs.

Tout en traversant le grand salon, je lorgne de côté un homme d'une élégance un peu tapageuse, nonchalamment accoudé dans l'embrasure d'une fenêtre : Conti, dit le Génois. Complètement rasé, les yeux écartés, le front bas, une



Armé de ma lanterne sourde, je m'installe dans un coin et je me mets à copier le plus vite possible les feuillets du précieux livre.

large bouche aux coins tombants, il ressemble étonnamment à un crapaud. Il pose sa main couverte de grosse bague sur le dos d'un fauteuil où est assise une femme déjà d'un certain âge, outrageusement replâtrée, dont je ne jurerais pas que je n'ai jamais vu la figure sur une photo d'identité judiciaire.

Au buffet, je coudoie une autre femme, une grande Anglaise remarquable par ses cheveux de lin et ses dents éclatantes : « Intelligence Service », me glisse Claire. Encore une dont il faut se méfier et qui peut-être, tout en papotant gaiement devant sa tasse de thé, songe aux moyens d'accomplir la même mission que nous et de nous couper l'herbe sous le pied.

Rendez-vous demain au café des Alliés, me dit Claire quand nous nous quittons ; M^{me} Frangopoulos y passe une heure tous les soirs. Nous ferons semblant de nous retrouver par hasard, et ce serait bien étonnant si nous n'arrivions pas à nous faire inviter par la femme du consul.

Nos prévisions se réalisèrent. A l'heure dite, je salue Claire, charmante sous son uniforme d'infirmerie ; M^{me} Frangopoulos est à quelques tables de nous ; la jeune fille va la saluer et la femme du consul nous invite bientôt à lui tenir compagnie. Nous bavardons :

— La vie n'est pas bien gaie en ce moment à Salonique, soupire M^{me} Frangopoulos.

J'abonde dans son sens : — C'est vrai. Il n'y a même pas un orchestre dans les cafés !

Claire intervient : — C'est ce qui doit le plus priver M^{me} Frangopoulos.

— Est-elle musicienne ?
— C'est une artiste.

Je feins l'étonnement et la femme du consul m'explique... ce que je sais déjà. Je m'exclame sur la coïncidence qui nous a fait, sa fille et moi, élèves du même professeur, à quelques années de distance :

— Si j'osais vous inviter, conclut notre nouvelle amie... Mais ce serait peut-être trop compromettant pour vous ? Nous sommes ennemis...

Claire proteste : — Moi, je mettrai un costume de ville, nul ne me remarquera. Quant à M. Lagarde, il est absolument libre d'aller où il lui plaît.

— Alors c'est entendu. Voulez-vous demain soir ? C'est Jeanne qui va être contente !
Nous nous quittons très satisfaits les uns des autres, mais pas pour les mêmes raisons. Comme nous partons, il me semble apercevoir l'inquiétante silhouette de Conti ; mais je n'ai pas le temps de voir la figure de l'homme qui s'éclipse rapidement dans la foule.

Et voici la soirée tant attendue. Nous arrivons individuellement à l'hôtel du consul, belle construction orientale luxueusement meublée à la turque ; nous sommes reçus avec beaucoup de courtoisie. Naturellement, la conversation fait bientôt place à une séance musicale : Jeanne Frangopoulos joue et chante à ravir. Il fait nuit depuis longtemps quand nous quittons le consulat : prudemment nous nous séparons aussitôt pour ne pas éveiller les soupçons. Au carrefour du roi Georges, j'ai soudain l'impression que quelqu'un me suit ; il me semble distinguer le glissement d'un pas furtif. Au lieu de regarder, j'allonge le pas ; le bruit continue ; alors, brusquement, je me retourne et marche tout droit vers l'homme que j'aperçois. C'est Conti :

— Encore toi ! dis-je en serrant les poings.

— Pourquoi pas ? crâne-t-il. La rue est à tout le monde.
— C'est possible, mais j'entends ne pas te trouver à chaque instant sur ma route. Tu m'as compris ? Simon je t'envoie mesurer la largeur du trottoir !

Il ricane : — Tu aurais bien trop peur d'attirer l'attention sur toi. Si l'on apprenait d'où tu sors, ça pourrait gêner tes petites combinaisons.

Je lève la main. Mais déjà il s'éloigne en me lançant d'un air menaçant :

— Nous nous retrouverons bientôt !

Je ne raconterai pas toutes les soirées que nous passâmes et qui contribuèrent à créer entre nous cette atmosphère de chaude sympathie dans laquelle j'avais mis tout mon espoir. Malheureusement, il ne m'était pas possible d'aller plus avant dans la

Caron ; la question devait être importante, car c'était la première fois qu'il utilisait ce moyen.

A l'heure dite, je suis chez le prétendu garçon de l'hôtel Princesse-Marie. Il y a déjà là deux officiers et un homme en noir ; quelques minutes après, Claire arrive. Nous montons aussitôt dans la pièce où j'avais été reçu le jour de mon arrivée ; nous disjoints l'appareil téléphonique et mettons en marche les micros placés aux endroits intéressants de la maison et du jardin, micros qui vont nous permettre d'être alertés, au cas où quelque visiteur indésirable s'introduirait dans la place. Brèves présentations. Caron nous fait connaître qu'ordre est donné de brusquer les choses. Il faut coûte que coûte avoir le document dans la huitaine. Chacun expose son point de vue ; nous arrêtons d'un commun accord le plan nécessaire, à mettre en route dès le soir ; chacun y joue son rôle. Nous allons nous séparer quand un bruit suspect est émis par le diffuseur ; il semble causé par le frôlement, ou plutôt par le tâtonnement d'une main autour d'une poignée de porte. Nous faisons jouer réflecteurs et viseurs. C'est l'image de Conti qui apparaît dans un cadre disposé à cet effet. Le jeu des glaces a été si habilement installé que le personnage ne peut se douter un instant qu'il a été repéré.

— Une minute, nous dit Caron.
Et le voilà qui descend silencieusement vers la porte de derrière ; nous suivons tous ses mouvements par les bruits du diffuseur. Il arrive dans le champ du réflecteur, un poing se lève, un bruit sourd, c'est Conti qui, assommé, gît devant la porte qu'il a vainement tenté d'ouvrir. Caron remonte, donne un coup de téléphone ; et bientôt l'agent double est hissé dans une camionnette : tout à l'heure, il reprendra ses sens en prison...

Nous nous séparons, afin d'exécuter la première partie de notre plan.

Vers dix-huit heures, un homme se présente chez Frangopoulos ; il porte un pli par lequel le gouverneur d'Ithéa fait appel aux bons offices du consul pour calmer une révolte qui vient de se produire au camp de concentration des prisonniers civils turcs. Le papier est revêtu des sceaux officiels. Une voiture militaire est à la porte. Le consul n'hésite pas ; il laisse un mot pour sa femme absente, fait préparer rapidement une valise et monte dans la voiture, c'est-à-dire qu'il se jette dans la gueule du loup. Je ne peux m'empêcher de plaindre ce pauvre homme qui va au-devant d'un sort dangereux. Il y a quelquefois dans notre métier des obligations pénibles...

Je me hâte de dire que le malheureux revint chez lui sain et sauf, mais seulement à la fin de la guerre : il avait été, après son enlèvement, emmené dans un camp d'où, pendant plusieurs semaines, on lui fit écrire à sa famille des lettres soi-

(Suite page 15.)

LOUIS BRUNET.



J'emportai, dans ma valise, le secret de la maison.

**Un mystère angoissant :
Qui a tué le Peintre FROGET ?**

Est-ce son amie, jolie fille de mœurs faciles ?
Est-ce le "Turco", caïd redouté des souteneurs de Montmartre ?
Ou bien encore...

Vous saurez la vérité en lisant

La DOUBLE ÉNIGME

QUE PUBLIE AUJOURD'HUI

Police Film-Police Roman

Romans déjà parus :

- N° 1. Mlle BERTHE ET SON AMANT, par GEORGES SIMENON
- N° 2. CINQ FEMMES... UN ASSASSIN, par VERSE-STEFF.
- N° 3. LE POLICIER GANGSTER, par GÉO BOSCH-STEIN.
- N° 4. TEMPÊTE SUR LA MANCHE, par GEORGES SIMENON.
- N° 5. ACIER R. E. C. 24, par LUCIEN BORNERT.
- N° 6. LE MEURTRE DU RAPIDE 22, par JEAN BAZAL.
- N° 7. L'AFFAIRE BRADLEY, par RAY-MONTH.
- N° 8. LE NOTAIRE DE CHATEAUNEUF, par GEORGES SIMENON.
- N° 9. ON A TUÉ DANS L'OMBRE, par PIERRE CENDREY.



LE NUMÉRO : **50** cmes

AGENTS SECRETS (Suite de la page 14.)

gneusement expurgées de ce qui aurait pu donner l'éveil. Mais revenons à nos « opérations ».

Le soir du départ du consul, M^{me} Frangopoulos téléphonait à Claire pour lui demander si nous pourrions, elle et moi, aller lui tenir compagnie.

— Je ne sais pas si M. Lagarde le pourra, répondit Claire d'un air ennuyé, car il doit déménager demain matin, l'hôtel étant réquisitionné brusquement pour recevoir des services anglais ; et il n'arrive pas à trouver un nouveau domicile, tout étant complet dans la ville.

La réponse arrive aussitôt :
— Mais nous avons ici plusieurs chambres d'amis. Dès demain, il y en aura une à sa disposition.

Tandis que Claire se confondait en remerciements, j'exultais, car j'avais tout entendu grâce à l'autre écouteur.

— Ne me remerciez pas, fit encore M^{me} Frangopoulos. Si mon mari était ici, je suis persuadée qu'il ferait de même.

Pauvre femme ! Si elle avait su... J'eus à cet instant un moment de remords. Mais l'heure n'était pas au sentiment et aux scrupules : à la guerre comme à la guerre, c'était bien le cas de le dire.

Dès le lendemain, je prends possession de

mon nouveau logis. On m'invite à déjeuner, je suis obligé d'accepter ; au dessert, mon hôtesse s'excuse :

— Nous allons être obligées de vous laisser assez longtemps seul ; nous avons, ma fille et moi, plusieurs courses à faire.

Décidément la chance semble me sourire. A peine ont-elles tourné le coin de la rue que je pénètre dans le bureau du consul où, dans le plus grand silence, j'opère une perquisition en règle. Hélas ! deux heures de recherches ne donnent aucun résultat : le code n'est sûrement pas dans cette pièce. Je n'ose pas aller ailleurs, de peur d'être surpris... Le soir, on me prie encore à dîner, Claire y assiste ; nous passons au salon pour faire un peu de musique :

— Voulez-vous me chercher les mélodies de Schubert ? me demande Jeanne qui s'est assise au piano.

Je fouille dans le casier à musique, plusieurs partitions glissent derrière ; je passe la main pour les rattraper entre le casier et le mur. Et, soudain, mon cœur fait un bond dans ma poitrine ; dans une espèce de petite niche pratiquée dans le mur je viens de frôler un objet dur et froid. Je n'ai pas une seconde d'hésitation : c'est le code ! Cette fois rien ne pourra m'empêcher de m'emparer du secret du consul et peut-être,

par cette découverte, de changer le cours de la guerre et de détourner la mort de milliers de mes camarades de combat.

En effet, au milieu de la nuit, quand je suis sûr que tout dort dans la maison, je me glisse dans le salon. Là, armé de ma lanterne sourde, je m'installe dans un coin et me mets à copier le plus vite possible les feuillets du précieux livre. Besogne ingrate, mais qui me remplit d'enthousiasme. En quelques nuits, j'ai noté tout l'essentiel.

Et, quand, une huitaine de jours plus tard, j'annonce à mon hôtesse que, mes affaires étant réglées, je dois à mon grand regret repartir pour la France, elle ne se doute pas que j'emporte dans ma valise le secret de la maison, la clef qui va permettre aux Alliés de lire dans le jeu de l'ennemi et d'échapper à ses pièges.

(A suivre.) LOUIS BRUNET.

Louis Brunet vous contera la semaine prochaine comment, au cours d'une séance du Conseil Supérieur de la Guerre, disparut le plan d'offensive de l'Armée d'Orient.

PRIMES GRATUITES

offertes à nos lecteurs habitant la France ou ses Colonies qui s'abonnent ou se réabonnent pour 1 an

(Au tarif des Abonnements à Prime)

AU CHOIX :

Une bouteille isolante OSMOS, contenance trois quarts de litre, fabrication très soignée, avec étui en forte tôle vernie.

Ajouter 2 fr. au prix de l'abonnement pour frais de port et d'emballage.

Un porte-mine WAHL-EVERSHARP à mine rentrante, ébonite marbrée de couleur.

Ajouter 1 fr. 25 au prix de l'abonnement pour frais de port et d'emballage.

Un jeu de 52 cartes BRIDGE-POKER, très belle qualité.

Ajouter 2 fr. au prix de l'abonnement pour frais de port et d'emballage.

(Consulter ci-dessous notre tarif d'abonnement.)

Vous aurez tous de beaux cheveux

J'envoie "gratuit et franco" mon livre précieux de bienfait contre : chute, démangeaisons, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc... et obtenir repousse. Attestations admirables. Cela ne vous engage à rien, écrivez-moi :
Sœur Haydée, des Bourdettes
St-Agne, Route de Balma, TOULOUSE

la Timidité EST VAINCUE EN 8 JOURS
par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 fr. en timbres. Ecrire au D^r P. M. FONDATION RENOVAN, 12, Rue de Crimée - Paris -

LES NOUVEAUX ARTICLES D'HYGIÈNE "INVISIBLES"

EN PUR "LATEX" AMÉRICAIN GARANTIS 5 ANS sont absolument Indéchirables !

N°	Désignation. Qualité.	la Dz	les 3 Dz
100	IVOIRE, fin.....	16	45
101	VELOUTÉ, extra-fin.....	18	51
104	PELURE, super fin.....	24	69
114	LATEX, invisible.....	28	78
106	SOIE CHAIR, lavable.....	35	99

Il n'est jamais envoyé moins d'une Dz du même N°.

RECOMMANDÉ : le n° 114 « LATEX » invisible, d'une extrême finesse, mais indéchirable, et le n° 106 « SOIE CHAIR » lavable (sécurité).

CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de tous articles intimes pour dames et messieurs avec renseignements et prix.

ENVOIS rapides, recommandés en boîtes cachetées, sans aucune marque extérieure. (Discretion absolue garantie.)

PORT : France et Colonies : 2 fr. - Etranger : 5 fr. Contre remboursement (sauf étranger) : 3 fr.

PAIEMENTS : par mandats-poste à la maison.

BELLARD - P. THILLIEZ
HYGIÈNE
55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS-9^e
Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue. Magasins ouverts de 9 à 19 heures (vente discrète). Même maison : 24, Faug. Montmartre (boull.).

Collaboration des plus éminentes personnalités de la Faculté de Paris

LE IMMENSE SUCCÈS JOURNAL SECRET

REVUE MÉDICO-SEXUELLE

ACHETEZ aujourd'hui le Numéro 9 En vente partout 3^{frs}

"POLICE-MAGAZINE"
Direction - Administration - Rédaction
3, rue Taitbout, PARIS (IX^e)
Téléph.: Taitbout 59-68. — Compte Ch. Post. 259-10. R. C.: Seine 64-345

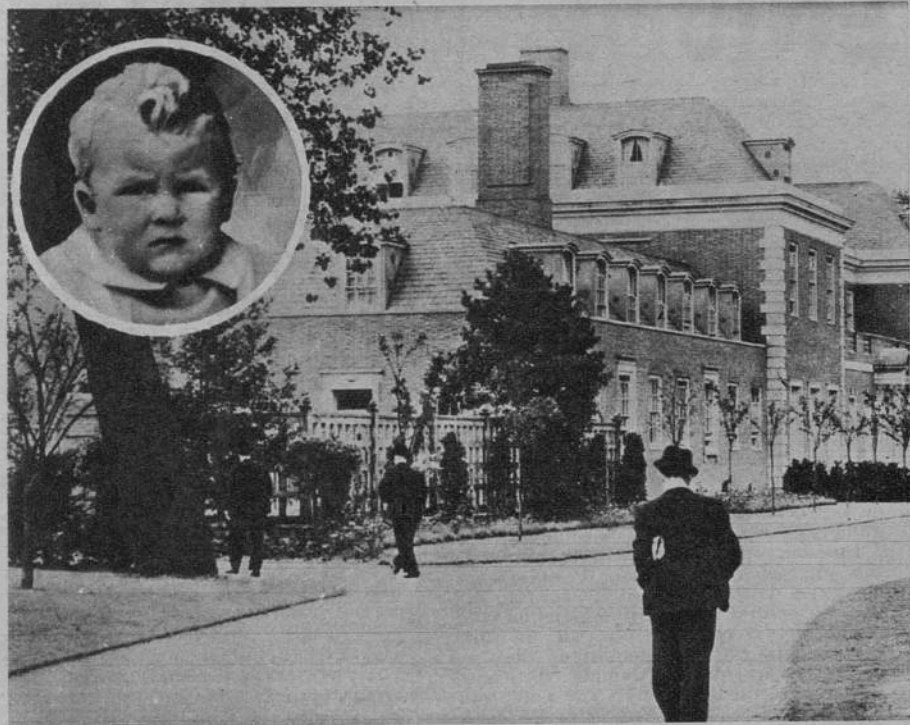
ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec prime) ...	75 fr.	Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux. Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.
	Un an (sans prime) ...	60 fr.	
ÉTRANGER...	Six mois (sans prime) ...	35 fr.	
	Un an ...	70 fr.	
	Six mois ...	40 fr.	



Un gros commerçant en grains, Jules Brugait, a grièvement blessé d'un coup de revolver à Albert l'amant de sa mère, M. Ernest Chabaille, ancien huissier. Après le drame, Jules Brugait a pris la fuite au volant d'une puissante automobile. Depuis plusieurs jours, les brigades de

gendarmérie du Nord établissent des surveillances sur les routes... mais sans succès. Jules Brugait a disparu. Sur nos documents, de gauche à droite: la victime, M. Chabaille; l'endroit par lequel le meurtrier pénétra chez M. Chabaille. (Rap.)



Le comte Rovenlow et la comtesse née Barbara Hulton, l'une des femmes les plus riches du monde, ont été prévenus que les gangsters songeaient à kidnapper leur jeune fils, le petit Lance, âgé de deux ans. Scotland Yard, depuis, ne cesse de veiller sur les jours de l'enfant. On voit ici la demeure du comte Rovenlow dans Regent's Park, à Londres, et, en médaillon, une des plus récentes photos du petit Lance. (F. P.)



Charles Pélissier, le fameux banquier évadé de la souricière du Palais de Justice, grâce à la complicité de sa femme, a comparu devant les jurés de la Seine. Ceux-ci, après plaidoirie de M^e Moro de Giuffrè, ont fait montre d'une grande mansuétude... ils ont acquitté le jugitif. Ci-dessus: Charles Pélissier écoute l'audition d'un témoin au cours des débats. On remarque M^e Moro de Giuffrè et ses collaborateurs au banc de la défense. (Rap.)



Notre document de gauche représente M^{me} Germaine Triaire qui tenait à Toulon, en compagnie de son mari, un petit bar de banlieue. Par jalousie, Triaire a tué sa femme dans le petit bar

familial. Aussitôt après, Triaire s'est constitué prisonnier. La photo du centre représente le bar, sa terrasse et sa tonnelle; celle de droite, le meurtrier quelques jours avant le crime. (Nvl.)